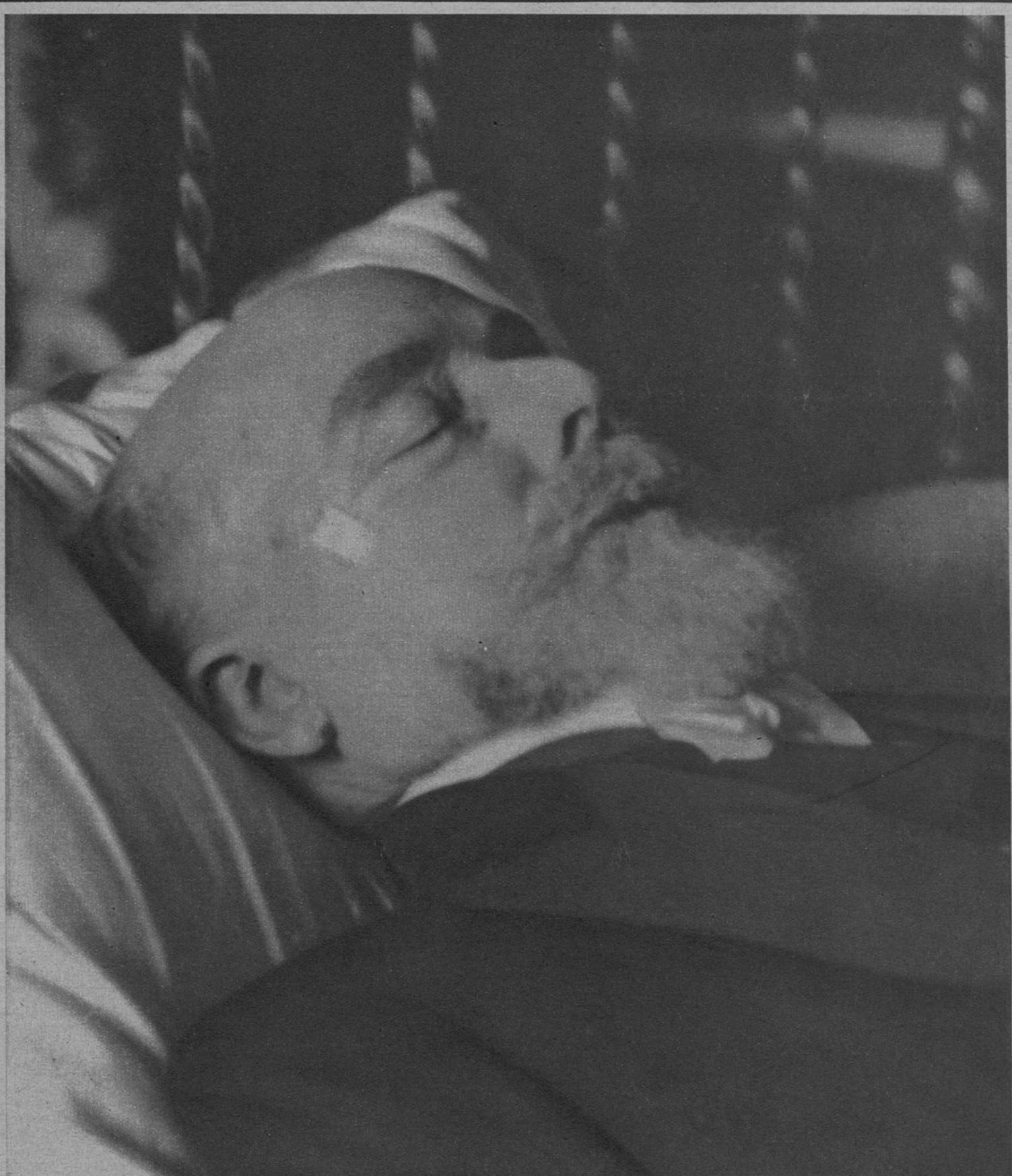


POLICE MAGAZINE



L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT PAUL DOUMER

Le Président de la République Paul Doumer, qui a été lâchement assassiné par le Russe Gorguloff, reposant sur son lit de mort à l'Élysée. (Voir, pages 12, 13 et 16, articles et photos.) (Photo Henri Manuel.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans primes)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Êtes-vous pour ou contre la publicité de la peine de mort ?

LE PASTEUR SOULIER

Le pasteur Soulier, député de la Seine, nous félicite d'avoir eu l'idée d'une enquête qui peut, qui doit aboutir, croit-il, à la suppression d'une coutume indigne de nous.

— Quand j'ai appris quels scandales avaient été déchaînés lors de l'exécution du criminel Gauchet, nous déclare le pasteur Soulier, je me suis étonné de ne pas voir de tels incidents déclencher une campagne dans la presse.

« Déjà, on a compris la nécessité d'éviter les scandales qui éclataient à l'occasion des grands procès d'assises.

« Aujourd'hui, on épure à l'entrée du tribunal, et ceux qu'on appelle « les personnalités bien parisiennes » n'ont plus aussi libre accès dans la salle des audiences criminelles.

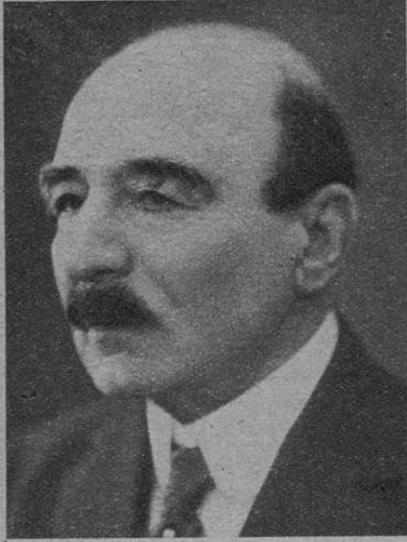
« Le scandale Gauchet va déclencher évidemment une surveillance et, en général, des mesures sévères pour la prochaine exécution capitale.

« Ce sera déjà un grand pas, mais je pense que cela sera insuffisant.

« C'est la publicité même des exécutions capitales qu'il faut supprimer.



M. Théodore Valensi. (H. M.)



M. Puech (H. M.)

M. THÉODORE VALENSI

— Si je suis pour ou contre la publicité des exécutions capitales ? Attendez que je m'interroge moi-même... C'est fait... Ma foi, oui je suis contre, mais je reconnais que certains arguments de partisans de ladite publicité n'ont pas été sans me frapper bien souvent.

« Tenez, dernièrement, je lisais le compte rendu d'une séance de société s'intéressant plus spécialement aux questions pénales.

« Or, au cours d'une conférence faite par un des membres de cette société, on avait présenté de troublants exemples de vauriens qui, après avoir assisté à des exécutions capitales s'étaient amendés, pour rentrer même, finalement, dans le droit chemin.

« Mais... ne faisons pas triompher trop vite cette thèse de la publicité.

« Au cours de la même conférence, d'autres exemples avaient été apportés qui s'opposaient nettement aux précédents.

« On avait constaté, après enquête serrée, que d'autres vauriens, qui eux aussi avaient assisté à des exécutions capitales s'étaient fait arrêter peu après dans la même région à la suite d'assassinats et avaient payé leur dette à la société à la même place.

« Donc, ces exemples prouveraient que si la veuve tragique influence favorablement parfois les gens mal intentionnés, elle peut aussi fasciner les bandits en herbe et agir tout autrement sur leur âme tumultueuse.

« Je crois assez à cette deuxième influence.

« Et c'est pour cela que je suis l'adversaire de la publicité des exécutions capitales.

« Je pense également — car les exemples que je viens de citer ne constituent pas la seule base de ma thèse — je crois, dis-je, que la mort qu'on ne voit pas est plus impressionnante que celle qu'on regarde bien en face.

« Oui, des confrères qui ont vu la foule française et la foule anglaise après des exécutions capitales m'ont assuré que cette dernière paraissait beaucoup plus impressionnante.

« En Angleterre, le mystère des exécutions est tout. Quand la pendaison a eu lieu, on hisse un drapeau noir au-dessus de la prison.

« C'est là, paraît-il, une chose effrayante. Un étrange murmure, un frisson, un recul, se produisent dans la foule attentive, et on sent que les cœurs de tous ces spectateurs battent subitement beaucoup plus vite.

« Ils se disent, ces spectateurs, qu'on vient de donner la mort, que la justice a fait son œuvre, et l'exécution, de ce fait qu'on ne l'a pas vue, devient quelque chose de plus grand, de formidable.

« Oui, croyez-moi, la justice qui exécute dans l'ombre a bien plus d'autorité.

Et M. Théodore Valensi de conclure, comme son confrère Campinchi, que les

exécutions capitales qu'on voit troublent surtout les honnêtes gens, ceux qui ont bien peu de raisons d'aller un jour connaître la terrible veuve de plus près.

M. PUECH.

M. Puech, député de Paris, ancien ministre, est certainement le parlementaire de son âge le plus vaillant.

M. Puech est en effet octogénaire, et c'est à peine si on lui donnerait soixante hivers. Il marche solidement, sans faiblesse, et ses réponses aux reporters se font toujours sans la moindre hésitation.

— Ce n'est pas la première fois que je m'occupe de cette question, nous dit M. Puech. Déjà, avant guerre, alors qu'on en discutait à la Chambre et qu'on faillit même couper le cou à la veuve tragique, je présidais la commission chargée d'étudier la question.

« Ah ! ces longs débats avec des orateurs comme Jaurès, de Mun, Denys Cochin, Briand.

« Ce qui fut assez amusant, c'est le duel entre partisans et adversaires de la peine de mort, duel à coups de statistiques.

« Et, naturellement, comme il s'agissait de statistiques et qu'on peut faire dire aux statistiques tout ce que l'on veut, nous avions raison à tour de rôle, ce qui ne faisait pas l'affaire des nombreux indécis.

« Finalement, la peine de mort fut maintenue... et la publicité des exécutions capitales également.

« Vous comprenez, le grand argument avait joué : puisque vous maintenez la peine de mort, il ne faut point avoir honte de votre geste de vengeance officielle et ne pas vous cacher pour tuer à votre tour ceux qui ont assassiné.

« Argument qui, à vrai dire, ne tient pas debout.

« Ce qui le prouve, c'est qu'aujourd'hui, presque tous les partisans de la peine de mort sont adversaires de la publicité des exécutions capitales.

« Et moi tout le premier.

« Certes, s'il est impossible d'obtenir la fin de cette publicité — et pourquoi ne l'obtiendrait-on pas, au fait ? —, on doit viser à la rendre le plus restreinte possible.

« Les officiels, ceux qui doivent être là par devoir professionnel, et c'est tout.

« Et dans ces conditions, l'exécution peut très bien se faire à l'intérieur de la prison.

« Faire vite, sans public, et qu'on oublie le plus rapidement cette chose vraiment pénible.

« Je vous le répète : la publicité la plus restreinte.

« Qu'on vote déjà cela. Ensuite on verra s'il n'est point possible de modifier des errements qui, en somme, ne sont plus bien de notre époque.

« Mais ici se terminera mon interview, puisqu'il n'est question, dans votre enquête, que de la publicité des exécutions capitales.

« Quand on s'occupera d'autre chose...

vous viendrez me revoir, si je suis encore là !

Vous y serez, monsieur le Ministre. La jeunesse n'est point encore décidée à vous quitter.

M^e JEAN-CHARLES LEGRAND

— Vous ne me demandez pas si je suis l'adversaire de la publicité des exécutions capitales ? commence le jeune M^e Jean-Charles Legrand. Un défenseur ne peut vraiment pas être de l'autre parti.

« J'en suis d'autant plus l'adversaire que c'est un spectacle sans portée.

« Et puis, je suis contre la peine de mort, ce froid assassinat commis par des gens qui, en tuant, s'imaginent protéger la Société.

« Le « Que messieurs les assassins commencent » est en somme une sinistre plaisanterie. Peut-on comparer le crime de l'assassin et celui de la justice ?

« Le premier est commis dans d'autres circonstances. Et puisque je parle de circonstances, si l'un des deux criminels a droit aux circonstances atténuantes



Le pasteur Soulier. (H. M.)

« D'ailleurs, qui ne comprend, n'admet cette suppression aujourd'hui ?

« On y vient peu à peu.

« Déjà, on n'exécute plus sur la place de Grève, mais en un emplacement restreint, entre des murs, près d'une porte, comme si les exécuteurs avaient hâte de disparaître, le châtimement donné.

« La guillotine elle-même est descendue de son piédestal.

« Elle est directement sur le sol, et la garde qui entoure la veuve cache sa sinistre besogne déjà voilée par la nuit qui s'achève.

« Pour voir, il faut être au premier rang.

« Au premier rang, il n'y a que des officiels, des magistrats, des soldats, des journalistes.

« Tous ces gens sont en principe hors de cause, et la théorie de l'exemple ne saurait leur être appliquée. Ceux qui pourraient être désagréablement impressionnés, la police et la troupe les tiennent à distance.

« Ils ne peuvent absolument rien voir.

« Alors pour qui tue-t-on dans la rue ?

« Vous voyez bien que la publicité des exécutions capitales ne s'explique plus.

« A mon avis, il suffirait d'une simple proposition de loi — sinon un projet d'initiative gouvernementale — déposée sur le bureau de la Chambre pour entraîner cette suppression sans grand débat.

« Mais voilà, il faut avoir le temps d'y penser !

Le pasteur Soulier a raison : il faudrait avoir le temps.

On l'aura peut-être maintenant que les élections législatives sont terminées.



M^e Jean-Charles Legrand. (H. M.)

c'est l'assassin crapuleux et non le bourreau et tous ses aides, « tous » j'y insiste.

« L'assassin — que je n'excuse pas certes — tue pour échapper au gendarme, parce qu'il est découvert, parce que sa victime se défend et crie. Cela se passe souvent sans avertissement, sans que la victime ait même le temps de comprendre le danger.

« Les officiels tuent froidement, c'est une cérémonie, un spectacle auquel on vient prendre part en haut-de-forme et en redingote.

« Ah ! si vous pouviez les voir ces officiels !... Ils ont peur, ils sont pâles, ils tremblent. Et voilà qui ôte toute autorité au châtimement.

« Quant à la publicité des exécutions capitales, comme elle n'a d'autre effet que de provoquer des scandales, qu'on la supprime avant de tordre le cou à la « veuve ».

« Pourquoi montrer aux curieux que les officiels manquent de sang-froid, de cran et que parfois le supplicé à moins la chair de poule que magistrats, défenseurs et policiers ?

« On dira qu'on ne doit pas se cacher pour châtier un criminel, mais alors qu'on exécute en plein jour, car c'est une façon de se cacher aussi que de « travailler » dans le gris d'un matin qui commence.

« Pas de publicité, de quelque genre qu'elle soit. Exécution dans la prison comme en Grande-Bretagne et quelques lignes de compte rendu pour dire que justice a été faite.

« Et cette simplicité serait d'un exemple beaucoup plus frappant que la publicité malsaine et inutile que tant de gens réprouvent.

L'ENQUÊTEUR : JEAN KOLB.

(A suivre.)

le plus extraordinaire assassin



Joséphine Douéteau, le jour de son mariage. (1900).



celui qui nous a tendu le manuscrit de sa vie la trace des larmes d'un enfant qui a grandi dans une maison triste. Un jour, lui aussi, il est parti.

L'histoire qu'il a inscrite en phrases simples à l'intention de ceux dont il attend le secours pour la mère recluse n'appartient qu'à lui. Mais nous tentons d'y déchiffrer

Ci-contre: Henri Girard et son amie Joséphine Douéteau.



Portrait de Joséphine Douéteau, alors qu'elle était encore M^{me} Guérin à la mode d'il y a trente ans (1902.)

Le fils de la complice raconte...

Il est dans les annales infernales de la criminalologie un forfait unique. Un homme avait inventé une nouvelle façon de tuer. Ses victimes mouraient de maladie, simplement. Il offrait cordialement un porto à un ami. C'était tout.

Et l'ami décédait de la fièvre typhoïde. Alors l'homme touchait le montant d'une assurance sur la vie que le défunt avait, de son vivant et à son insu, contractée au profit de son assassin. Cela, c'était la partie pratique et classique du crime. Elle ne mérite qu'une brève mention.

L'affaire, la formidable affaire, c'était d'infliger une affection normale et mortelle. Et si facilement : un petit flacon, qu'on vend et qu'on achète librement, dans le commerce, un petit flacon d'apparence innocente qu'emplit un liquide incolore. La science y a réfugié par millions des bacilles invisibles et sournois. Quelques gouttes dans un breuvage... Et voilà un malade, un moribond, un mort régulièrement muni d'un permis d'inhumation, après un insoupçonnable décès. C'est stupéfiant quand on y songe. Mais il fallait y songer.

Le courtier d'assurances Girard est, sans doute, le plus extraordinaire assassin de ce siècle.

D'abord, Girard est mort avant d'avoir étalé devant le jury l'affreux secret de sa science maléfique. Et puis, la guerre venait de passer, toute dégouttante encore de ses sanglantes horreurs.

Et, enfin, une concurrence plus riche en mystère humain, l'affaire Landru, conquit d'un coup une épouvantable gloire.

Il est certain que l'avenir, dont la sérénité remet à leur place vraie les choses de la vie, inscrira, quelque jour, sur ses tablettes cette cause digne de la célébrité et étonnera les générations en leur contant l'affaire Girard.

Le hasard a voulu nous livrer une partie du drame. Par lui, nous avons pu l'observer dans son intimité. Et, qui sait ? accomplir une tâche meilleure que de livrer à la curiosité publique un malfaiteur échappé à un festin fameux : reconnaître une malheureuse trop lourdement, peut-être injustement frappée.

C'est un homme qui a franchi la trentaine et qui porte sur un visage régulier la trace des fatigues lointaines.

— Je suis libéré de la Légion étrangère, nous a-t-il dit. Je suis le fils de M^{me} Douéteau...

Le nom ne rappelle plus rien. Il ajoute :

— L'affaire Girard... Patronyme commun de Français moyen, sans couleur et sans souvenir. Alors, il explique.

— Girard, l'empoisonneur... Encore que l'épithète soit incomplète, ou plutôt fautive, elle évoque la fantastique aventure. La « femme Douéteau », comme parlent les grimoires de justice, était la maîtresse du courtier dispensateur d'épidémies artistocycliques dans le monde des assurés clandestins. Elle a payé cette complicité de la chair, de vingt ans de travaux forcés. C'est-à-dire que, selon l'usage pénitentiaire, elle est en réclusion jusqu'à l'âge d'être une très vieille femme...

Son fils est devant nous. — Georges Guérin, fils de M^{me} Guérin, femme Douéteau...

HENRI GIRARD

l'Homme qui dechainait les maladies

Nous avons longtemps hésité avant d'écrire ces lignes.

Un fils peut-il conter l'histoire de sa mère ? Il n'a pas le droit de la juger. Mais n'a-t-il pas le devoir de la défendre ?

— Je crois, je sais, je jure qu'elle est innocente ! nous a-t-il dit.

Alors, nous comprenons. Bien sûr, si elle avait tout vu, tout su, ce grand garçon hâlé par l'âpre vent du désert où il a caché sa vie n'aurait pas cessé de l'aimer. C'est naturel. Et c'est bien.

Mais, puisqu'il est là, sa présence signifie : « Si elle était coupable, je lui garderais mon amour. Et je me ferais. Je me ferais devant les hommes que j'ai faits depuis dix ans. Je m'envelopperais dans mon silence, comme je me suis enfoncé dans mon désespoir. Mon désespoir ? Pourquoi ? Non... Non... J'en sors aujourd'hui avec mon âge et ma force d'homme, parce que je veux espérer... J'espère que je la sauverai. C'est pour cela que je suis devant vous. Aidez-moi... »

Nous voulons bien. Que pouvons-nous faire ? Nous savons seulement que nous ne pouvons pas refuser. Nous écoutons l'histoire qu'il nous conte. Nous nous penchons sur les documents qu'il nous apporte. Nous n'y trouvons pas la preuve d'une mère coupable. Nous avons l'impression d'un procès effroyable, où manque le criminel que devait écraser une justice évanée. Alors, elle a frappé autour de lui. A côté peut-être...

Et puis, cette aventure est si vivante et si vécue, si près de nous, si près du cœur populaire, qu'il faut bien que nous l'écrivions.

Une petite villa de banlieue, un de ces pavillons dont la modeste coquette fait le rêve des humbles et courbe les braves gens sur le labeur pendant les trois quarts de leur vie.

Rue de Vincennes, 39, à Montreuil-Sous-Bois. Briquettes roses, toit pointu, jardinet minuscule et grille légère. Un ménage banlieusard. L'homme, employé de commerce, travailleur, économe, que vous voyez bien propre, bien brossé, dans son complet un peu usé au train de 18 heures 54, la journée finie.

La femme l'attend, jeune, fraîche, jolie, ronde, un peu rêveuse, et fatiguée à cause des soucis et la rudesse du ménage. Et l'enfant, petit galopin aunez rose decampagnard, qui polissonne dans le grand air. Tout ce qui ressemble au bonheur.

C'est en décembre 1911 que le destin s'accomplit.

Georges Guérin a treize ans. Il rentre tout animé de ses jeux. Il a peur, un peu. Comme d'habitude, il est en retard pour la soupe. Il se hâte. Il se faufile. La porte est ouverte, la maison silencieuse. Il entre. Dans la petite salle à manger, le père est là, contre la table, la tête dans ses mains. Il a du sang sur les mains. L'enfant s'arrête, oppressé, par la course, par la peur. D'instinct, il pleure. Le père, très doucement, lui dit.

— Ta mère a voulu me tuer.



Le petit Georges, devant la coquette villa de ses parents, à Montreuil-sous-bois (1909).

Et il relève un front rougi d'une large plaie... L'enfant a gravi l'escalier étroit. De son petit poing, il heurte la porte de la chambre.

— Maman ! Maman...

La porte s'ouvre. La maman est là, l'œil animé, la lèvre rouge, toute frémissante dans sa robe des dimanches, et jolie comme on l'était tout de même en ce temps-là, sous le busc des corsets généreux et dans les plis des jupes flottantes.

— Au revoir, mon petit... Je m'en vais... C'est fini, je te reverrai... Ne pleure pas. M. Girard... Tu sais, M. Girard.

Oui, il sait. Il se rappelle cette promenade un après-midi au parc Monceau. Un monsieur a parlé longtemps avec maman. Un beau monsieur dont le vêtement de tous les jours est tout neuf, comme celui de papa aux jours de fête. Le beau monsieur a une jolie moustache, bien relevée à la mode de ce temps-là, et une figure pâle et distinguée. Il a offert du sirop et des gâteaux. Maman a dit, en rentrant dans le compartiment de troisième classe : « Ne parle pas du monsieur à papa... »

Maintenant, la maman est partie et le papa pleure toujours, accoudé à la table de la salle à manger où l'on a pas mis aujourd'hui le couvert du soir...

Alors, c'est l'histoire ordinaire de l'homme délaissé. Le chagrin d'abord, puis la ruine...

Nous retrouvons sur le visage mûri de

un peu de l'âme d'une épouse oubliée pour comprendre la femme criminelle.

Nous trouvons une piété filiale lucide qui excuse, parce qu'elle la connaît, l'âme maternelle.

Sensuelle, si nous en croyons ces lèvres pleines, sur son portrait, coquette parce qu'elle était jolie, cette petite bourgeoise d'existence médiocre a été tentée par la belle vie offerte. Sa chair un peu molle exprime la nonchalance qui s'abandonne. Elle a cru au bonheur et n'a pas résisté.

Et c'est la guerre. Georges Guérin est au front dans l'infanterie. Quatre ans passent. D'autres, autour de lui, évoquent la famille dans la solitude tonnante destranchées. Lui se replie sur son passé d'enfant perdu. Quelques cartes, que sa pudeur fait brèves, à la veille d'une attaque. Une réponse de la mère avec une adresse qu'elle livre : 64, avenue de Neuilly, et cette recommandation contradictoire et si féminine. « Ne viens pas... » Elle dit qu'elle est heureuse, comblée, choyée... Ecris-moi... Dis-moi quand tu seras en permission... Je veux te voir... Mais ne viens pas...

Le soldat est à Paris, pour dix jours, sous sa capote bleue et son casque de guerre. Il a pris une chambre dans un petit hôtel et il a écrit à sa mère. Il a reçu un pneu, une réponse, un rendez-vous au café Trianon, à l'orée du bois de Boulogne. Il y va le cœur un peu battant, comme s'il devait voir une amoureuse. Il entre. Il attend. Personne. Un garçon s'approche.

— M. Guérin, c'est vous ?
Il tend une enveloppe, avec considération.
— Une femme de chambre a apporté cela pour vous.
« Viens me voir... Je suis seule... Je l'attends... »

Le poilu s'en va, 64, avenue de Neuilly, deux cents mètres plus loin. Il monte les quatre étages d'un escalier dont ses godillots écrasent le moelleux tapis. Une double porte. Il sonne. Soubrette stylée.

— Le « filleul » de Madame, n'est-ce pas ? Madame prie Monsieur de l'attendre un instant. Si Monsieur veut bien entrer au salon.

Il entre. Eblouissement. Luxe et dorures. Une belle dame, parée de bijoux, qui, dans sa maturité arrondie, a gardé ses lèvres gourmandes et ses yeux rêveurs.

— Je suis heureuse... heureuse... Et riche Oh ! riche... « Il » est si bon pour moi...

— M. Girard ?
— Bien sûr...

Par la porte vitrée, la crédence de la salle à manger étincelle d'argenteries.

— Je vais te faire visiter l'appartement. Voici « son bureau »... Il travaille beaucoup.

— Ah ! oui ?... Qu'est-ce qu'il fait ?
— Il est courtier d'assurances.

Dans le bureau du courtier, il y a une grande bibliothèque. Georges s'approche.

Ici, nous ne voulons pas traduire son manuscrit. Nous redouterions de trahir la vérité nue. Nous citons.

« Mes yeux s'étaient portés sur une petite vitrine. Je puis lire sur divers flacons les étiquettes suivantes : Bacilles typhoïde. Bacilles choléra. Champignons. C'était plutôt un laboratoire qu'un bureau. »

Evidemment, Georges s'étonne, sans comprendre. Comment aurait-il compris ? Sa mère lui dit gentiment.

— Surtout ne touche à rien. Il ne veut pas qu'on dérange ses affaires. C'est moi qui fais le petit ménage ici. Les bonnes n'y viennent jamais.

Témoignage capital. Le fils n'en pouvait encore mesurer toute la portée. Tel qu'il est — et l'on ne peut douter qu'il soit sincère —, il porte la plus formelle présomption d'innocence. Cette femme souriante et parée, qui introduit son fils dans cette officine scélérate et lui livre tranquillement l'affreux secret. Il faut bien qu'elle l'ignore elle-même !

Henri Girard était marié. Il habitait rue Raynouard, 43, un somptueux appartement. Rien de plus prosaïquement simple que son union. Jeanne Drouhin était une petite employée. Son salaire était chiche. Elle était sage. Il l'épousa le 8 juillet 1911. Ce fut la richesse. Deux loyers. Deux femmes. Le courtier faisait, selon ce qu'elles répétaient toutes deux, sans se connaître, des affaires d'or.

Quand vint la tourmente de 1914, Girard fut mobilisé au Gouvernement militaire de Paris. C'était un beau soldat auxiliaire, dont la distinction honorait les bureaux de l'Hôtel des Invalides. Ses chefs l'appréciaient et lui manifestaient leur estime en lui accordant des loisirs. Girard ne les gaspillait pas. Il en usait au mieux de son métier d'assureur. Il assurait, il assurait...

Tous ses amis avaient leur nom porté en belle ronde sur des polices de toutes les compagnies. Par une ironie des mots dont leur ignorance ne pouvait goûter le paradoxe, il les assurait sur la vie. Ils n'en doutaient pas. Et l'affaire était contractée au bénéfice d'Henri Girard ou de complices. Au décès de l'assuré, ceux-ci ou celui-là touchaient la prime. Henri Girard s'occupait du décès.

Cela lui donnait beaucoup de travail. Il était devenu un chimiste remarquable et un biologiste savant. Dans sa bibliothèque, derrière les flacons, il y avait de lourds traités chargés de science et tout pleins de recettes miraculeuses pour assurer la conservation des microbes les plus rares. Il en faisait l'élevage et y apportait grand soin. Procuste et les Borgia, avec leurs poisons, n'étaient, à côté de lui, que des enfants imprudents.

La médecine légale sait les mille procédés par quoi l'on décèle dans les plus ténébreux replis de l'organisme la parcelle nocive que le crime y plaça artificiellement.

Mais elle reste désarmée, ignorante, confiante, devant la mort naturelle. Jamais encore, depuis qu'il y a des hommes et qui tuent, elle n'avait pensé qu'un assassin pouvait frapper à coup de fièvre typhoïde, de choléra, de tuberculose et de tétanos !

Le crime d'Henri Girard marque une date dans l'histoire de l'extermination des hommes.

A vrai dire, il n'avait pas suffi que Girard achetât des bouillons de culture au premier



Un autre portrait de Joséphine Douéteau, datant de la même époque.

droguiste venu de la rue des Lombards. Il avait fallu qu'il apprit à s'en servir.

Le médecin qui se penche pour les guérir sur les maux dont nous souffrons recherche les effets de ses soins, en les inoculant à ses cobayes. Pour d'autres fins, Girard avait son cobaye, lui aussi. Il s'appelait Michel Duroux. Mais le courtier le dénommait plus plaisamment Mimiche. Ce qui témoignait de sa bonne humeur dans l'adversité. Car, ainsi qu'il le disait en toute intimité, « Mimiche lui avait coûté cher ».

C'est qu'en effet, Girard se lassait de payer des primes d'assurances au nom de ce Duroux qui s'obstinait à ne point défuncter.

Girard avait usé de tout cependant avec lui. Il lui avait généreusement offert un nombre prodigieux de quinquinas typhiques, de vermouths cholériques et des apéritifs bacillaires les plus appétissants et les plus variés. Mimiche faisait un peu de température pendant un ou deux jours. Et le troisième, frais et rose, il allait dire bonjour à son bon ami Girard à l'heure de l'apéritif.

Le courtier cependant essayait son abominable mixture sur un autre sujet. Là où Mimiche n'avait éprouvé qu'un insignifiant malaise, l'autre s'agitait, grelottait, la mort assise à son chevet.

Girard, par économie, ne payait plus les primes de Duroux et avait renoncé aux 20 000 francs que représentait son trépas aléatoire et fallacieux. Mais il continuait à le droguer quand même. Car il savait qu'un malaise de son cobaye correspondait, sur un autre, à un profitable décès.

L'enquête et les débats ont révélé que le malheureux Mimiche avait, en deux années, absorbé de quoi faire périr dix fois une centaine d'adultes normalement constitués.

— Vous étiez mithridaté, lui dit le président des assises en le félicitant de son incoercible santé.

— Peut-être bien, consentit Duroux avec un bon sourire.

Et il alla s'asseoir, en rougissant de modestie sous l'éloge, tandis que ses voisins de banc regardaient ce rescapé de mille morts avec oreilles fleuries, avec une admiration terrifiée.

(A suivre.)

MAURICE CORIEM.

TRIBUNAUX COMIQUES

Carambouilleurs.

C'est un drame de la carambouille qui amène aujourd'hui devant les tribunaux ce couple de quadragénaires que l'on prendrait pour de braves commerçants beaucoup plus vieux et retirés des affaires.

Le président s'étonne :

— Avec vos maigres revenus, vous faisiez des commandes folles. Vous saviez bien que vous ne pourriez payer.

La femme explique :

— On comptait sur une tante qui est dans le Midi et dont on est les héritiers uniques avec des cousins.

— Oui, en somme, vous étiez trois ou quatre à être « uniques ».

— Oh ! non, monsieur, nous étions treize (sic).

— Et c'est ce qui vous a porté malheur ? plaisante le magistrat.

— Possible.

— Mais revenons à la question. Vous ne pouviez compter sérieusement sur un héritage problématique pour payer vos traites. Votre tante, d'ailleurs, se porte, paraît-il, à merveille et elle n'a que cinquante ans.

— C'est bien regrettable.

— Merci pour elle... Alors avec quoi pensiez-vous sérieusement payer vos achats à chaque fin de mois ?

C'est maintenant au mâle du couple, un petit homme qui a tout l'air d'un dessin de Huard en chair et en os, de répondre :

— Monsieur le Président, on comptait aussi sur la crise. On m'avait assuré à la banque qu'on allait à un moratoire.

— Ah ! bon, fait le président, vous comptiez ne pas avoir à payer.

— Voilà. Et quand on a vu que le moratoire ne venait pas, on a vendu à perte.

— Oui, c'est une explication comme une autre... mais comme une autre qui serait tout aussi mauvaise. Vous espérez le moratoire, pourquoi ?

— Pour attendre la mort de la tante du Midi.

— Charmant.

Six mois de prison.

— A partager ? demande timidement la femme.

— Non, non, chacun, sourit le président. Nous ne lésinons pas !

L'homme comprend qu'il n'a que ce qu'il mérite. Il se lève, entraîne sa femme et lui dit à assez haute voix :

— Puisqu'il faut payer...

— Et ça aussi c'est à tempérament, fait le magistrat. Malheureusement, il ne faudra pas trop compter non plus sur le moratoire.

Fiançailles.

C'est l'amusante et assez imprévue histoire d'un fiancé qui en a mis plein la... figure à sa promise, s'il faut employer l'expression de ce peu intéressant individu.

Le père de la jeune fille est alors intervenu et a flanqué un coup de couteau dans le ventre du jeune homme un peu brutal, lequel s'en est tiré par miracle.

— Mais, interroge le président, pourquoi avez-vous frappé votre fiancée ?

— Parce qu'elle n'était plus ma fiancée.

— Ce n'est pas une raison suffisante.

— On avait eu des mots, et puis elle ne voulait pas me rendre la bague de fiançailles, la garce !

— Exprimez-vous moins brutalement.

— Mettons : la taupe.

— C'est plus gentil.

— Pourquoi, mademoiselle, ne vouliez-vous pas rendre la bague puisque les fiançailles étaient rompues ?

— Parce que c'était un cadeau. Les cadeaux c'est pas fait pour être rendu. Et puis, elle était très jolie et Ernest nous devait de l'argent. C'était comme qui dirait sa dette montée en bague.

La jeune femme est tout à fait ahurie du succès obtenu par ces derniers mots. Le public se roule.

— Pourquoi qu'ils se marrent ? demande-t-elle.

— Quand j'ai vu qu'il cognait ma fille, explique à son tour le père, mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai pris ce qui m'est tombé sous la main.

— Pardon, vous êtes allé ouvrir le buffet de la cuisine et vous y avez pris le cou-

teau. Il ne vous est pas tombé sous la main.

— Si, mon président, il m'est tombé sous la main dans le tiroir.

Condamnation légère, et finalement on apprend qu'il y a tentative de réconciliation entre les deux fiancés.

Et l'on entend le père et le futur gendre discuter en quittant la salle, sur l'arrangement qu'on pourrait trouver pour payer en famille les frais du procès.

Le voleur sous le lit.

C'est une aventure peu commune et qui a été la joie de cette audience de la treizième chambre correctionnelle.

Certain concierge du XVI^e arrondissement rentrait un soir assez tard du cinéma où il s'était rendu en compagnie de sa femme.

L'immeuble dont les braves gens ont la surveillance est habité par des employés peu fortunés qui savent se débrouiller en toutes circonstances.

Aussi quand les époux B... (les concierges en question) parlèrent d'aller ensemble au cinéma, la ménagère F... du sixième, deuxième porte à gauche, proposa-t-elle de les remplacer jusqu'à minuit.

A une heure du matin, les concierges, qui avaient cassé la croûte chez le bistrot voisin après la représentation cinématographique, rentraient chez eux et trouvaient la clef de leur loge sous le paillason.

Ils pénétrèrent dans leur alcôve et commencèrent à se déshabiller tout en repassant à voix haute les péripéties dramatiques du film policier qu'ils venaient de voir.

Soudain, la concierge poussa un cri.

— J'avais vu des souliers sous le lit, explique-t-elle aux juges. Tout de suite, comme ces souliers remuaient, j'ai pensé qu'il y avait des rats dedans. C'est pour ça que j'ai crié. Si j'avais su que c'était des pieds d'homme qui remuaient là-dedans je n'aurais pas eu peur.

— C'est du courage, constate le président.

— Oh ! moi, répond tout naturellement la concierge, je n'ai jamais eu peur d'un homme.

Et, se retournant vers son mari, elle veut lui faire préciser :

— C'pas, Anatole ?

Ce : « C'pas, Anatole ? » a le don de mettre la salle en jole.

Au cri poussé par sa femme, le concierge vint voir. Il ne crut pas aux rats.

— Je ne croyais pas aux rats, dit-il, vu que le matin même j'avais mis de la poudre à punaises.

C'est un nouvel éclat de rire dans la salle.

— Vous aviez mis de la poudre à punaises pour tuer les rats ? s'étonne le président en pouffant lui aussi derrière ses deux mains jointes.

Mais le concierge précise :

— J'avais mis de la poudre à punaises pour les punaises. J'ai voulu expliquer par là que s'il avait eu des rats chez nous, j'aurais bien vu leurs dégâts ou leurs crottes (sic) sous le lit ou dans un coin. Au fond, j'ai compris tout de suite de quoi qu'il retournait et mon inspection a prouvé que je ne me trompais pas. C'est en effet ce type-là que j'ai trouvé sous notre lit.

Le concierge a désigné un pauvre gars hirsute et hébété qui semble dormir la tête appuyée sur ses mains noires et les dites mains noires posées sur le bord du box.

Cet individu interrogé par le président prétend qu'il n'est pas un voleur. Il avait entendu les recommandations à la ménagère du sixième et avait cru comprendre que les concierges ne rentreraient pas de la nuit.

Alors l'homme avait pensé passer de bonnes heures dans des draps bien frais, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps, quand la remplaçante serait partie, et, dans ce but, il s'était caché dans un hangar vide de la cour. Surpris par l'arrivée des concierges alors qu'il allait se mettre au lit, il s'était caché sous ce meuble.

Malheureusement, l'homme, qui n'est pas un inconnu pour la justice, a été trouvé porteur d'un billet de mille francs.

— C'était des loyers en retard comme de juste que j'avais touchés le matin et placés dans un petit coffret avec du linge, déclare la concierge. J'ai retrouvé le coffret vide.

— C'est une coïncidence, riposte l'homme du box. Ce billet de mille provient d'un héritage que j'ai fait il y a trois ans. Je le gardais en cas de gêne.

— C'était le moment de vous en servir, puisque vous étiez sans domicile, fait le président.

— Non, répond l'accusé. Pour moi la gêne c'est pire que ça !

L'homme est condamné à six mois de prison et l'affaire semble liquidée quand la concierge demande si « on ne pourrait pas lui voter (sic) des dommages et intérêts ».

— Pour vous ? s'étonne le président. Mais il n'y a pas préjudice puisque votre billet de mille francs vous est rendu.

— Peut-être, insiste la portière, mais il avait des souliers sales et il m'a tout cochonné mon dessous de lit !

La concierge a son succès. Elle sort dédaigneuse en haussant les épaules et, lançant un regard méprisant au public gouailleux, dit entre ses dents :

— Ils verraient bien, euss, si que ça leur serait arrivé !

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

PROCHAINEMENT " POLICE-MAGAZINE " PUBLIERA
UNE ENQUÊTE TRÈS DOCUMENTÉE SUR
LES QUARTIERS RÉSERVÉS DE TUNIS

MAUCUER ET FUSCO SONT-ILS VENUS A PARIS

Il n'est pas meilleur endroit, pour trouver le vrai milieu marseillais de Paris, que chez G..., le parfait barman et restaurateur, qui, non loin de la porte Saint-Denis, reçoit et traite de Ragueneau provençal les « hommes » à l'« assent » prononcé.

J'y suis le bienvenu et j'adore la cuisine de céans, je parle la belle langue de Mistral et mon accent ferait pâlir l'étoile des vedettes qui ont incarné *Marius et Fanny*... Quelle atmosphère ! Quel monde !... On ne se gêne pas, et l'on se sent chez soi, comme chez Pascal ou chez Basso...

Inutile de dire que le monstrueux crime de Saint-Barnabé est un sujet de conversation et qu'à quelques tables, on cause... on cause... et, naturellement, j'écoute.

Si je ne me trompe pas, c'est un Corse qui donne son opinion à la table qui m'avoi-sine et il donne son opinion avec l'assurance d'un homme renseigné.

— Hé ! Hé ! je le dis, je le prouve !... Ils peuvent chercher longtemps Fusco et son compère... Ce sera comme le tigre de la Cannebière !... Ils sont loin de Marseille, les pòvres !... Pas si bêtes de rester là comme des cavés !... Paris est une bien bonne cachette, et Maucuer en savait quelque chose, hein, Philippe ?

L'interpellé, un beau gars aux yeux inquiétants, aux cheveux gommés, hoche la tête d'un air entendu et laisse tomber :

— Sur que le Fusco connaît des planques à Paname aussi bien que Maucuer, qui ne s'en faisait pas quand il dinait sur les grands bouls avec la nistonne !

En douce, je prends ma flasque de chianti et j'en verse un verre à mes voisins avec un sourire aimable.

La glace est rompue... je questionne :

— Alors, sans blaque, vous croyez que Maucuer et Fusco se sont vus à Paris avant l'attentat et qu'ils y sont revenus ?

Philippe met un doigt sur ses lèvres et roule des yeux blancs :

— Ça, mon vieux, j'veux rien dire, j'suis pas un donneur, mais si la police cherchait où elle ne cherche pas... elle trouverait peut-être !... On a des yeux pour voir et des esgourdes pour entendre !... Suffit ! bou-clons-la !

Il la « boucle » en effet, car il vient d'entrer dans l'établissement un quidam qui donne à tout ce monde de l'inquiétude.

— Ça, c'est la maison Bourreman ! me glisse le petit barbeau qui partage ma table, et comme si un contact mystérieux s'établissait entre tous les consommateurs, le ton des conversations s'élève, mais le sujet se modifie. On parle des élections, de Tasso, de Sabiani, de Ferri-Pisani, de Picquemal.

L'homme inconnu consomme au comptoir et son œil mi-clos examine, scrute... est-ce un policier ? un simple passant ?

Cent regards mauvais s'attachent sur lui, et les conversations se continuent à voix basse.

L'inconnu paie son porto et sort en saluant la compagnie.

Son départ est salué par quelques quolibets sans saveur.

Alors, je remplis à nouveau les verres de mon chianti et je questionne encore :

— Mais, sans papiers, sans argent, tra-

qués, croyez-vous que Maucuer et Fusco aillent loin ?

— Sans papiers, eux ?... Allons donc !... Ils sont chacun trois états civils au moins, car à Marseille on a cela pour trente balles !... Sans argent, Fusco et Maucuer ? Vous voulez rire !... Après l'attentat manqué, ils ont eu dix heures pour en faire et ils sont bien pourvus... et partis chez des gens qui ne les vendront pas !...



Elisabeth Carbonnel, qui avait donné comme identité le nom de Marie Panducci et qui était l'amie de Maucuer à Paris. (R.)

Ainsi l'opinion des « hommes du milieu » est faite, et bien faite !... Pour eux, Fusco et Maucuer ont quitté Marseille et sont venus à Paris, chez des amis qui les cachent.

Je paie une dernière (la der des der) à mes copains et avec Philippe je gagne un petit bar qui avoisine le boulevard de Strasbourg, pour y compléter mon enquête.

Rien que des Marseillais, parmi lesquels une demi-douzaine que j'ai bien connu là-bas.

Glace vite rompue.

Là aussi on cause de l'attentat de Saint-Barnabé et, bien entendu, on exalte le courage des assassins qui font figure de héros.

Et l'opinion de ces messieurs, qui ne s'appellent, croyez-le, ni Olive, ni Marius, est unanime.

— Ah ! ah ! ah !... On ne les aura pas ; chez nous, ils sont bien planqués à Paris, et ça sera comme pour le Sapda qu'on cherche en Corse et qui est en Argentine !

J'ai continué mon petit tour dans quelques coins de Montmartre où « frayent » les gars du Midi, et c'est le même refrain que j'ai entendu.

On dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu ?... Qu'en pensent nos lecteurs ?

Est-il possible que Maucuer et Fusco se soient vus à Paris il y a deux mois, en compagnie du frère de Fusco, le bon ami de M^{me} Rampal ?... et qu'ils dinèrent trois ou quatre fois ensemble ?... Je l'ai entendu affirmer avec énergie par quelques gaillards qui paraissaient informés !... Mais, vous savez, avec ces diables de Marseillais... Faut-il croire ? G. DE L.

nées à l'hôtel. Là, il fit la connaissance d'une mulâtresse avec qui il se fiança. Il lui raconte comment, grâce à ce que renferme sa canne, tous deux pourront couler des jours heureux.

La veille du départ, on frappa à la porte de la chambre du matelot. C'est le commissaire.

— John Beskler, je vous arrête, dit-il.

On accuse, on plaide, on juge...

Unenuit. Cour des Artistes.

Sur le flanc de la Butte-aux-Cailles, en venant de la place d'Italie, tout près du boulevard Auguste-Blanqui, animé et populeux, se trouvent plusieurs voies d'inégale largeur, des voies étranges et paisibles à la fois, assez vivantes le jour, mais désertes la nuit.

Des palissades clôturent des cours étroites, d'où l'on voit parfois sortir, ô paradoxe ! des poussins semblables à des boules de pollen et des oies chaussées de jaune.

Il y a là des rues aux noms imprévus... la rue des Cinq-Diamants, la rue du Moulin-des-Prés, la rue Jonas... Elles sont bordées de petits immeubles aux toits de tuiles, sur lesquels tombe, d'un arbre proche, une feuille rabougrie semblable à une étoile de rouille.

Plus loin, la cour des Artistes est une voie privée dont les deux issues sont assez souvent fermées, voie qui communique par des escaliers rustiques aux quartiers du Rungis et des Peupliers ; au crépuscule, une mélancolie et un malaise sans cause pèsent sur ce triste lieu qui évoque quelque peu, la nuit, sous l'averse verticale et neigeuse de la clarté lunaire, le décor lugubre des Mystères de Paris.

Dans la nuit du 22 septembre dernier, des agents cyclistes passaient et repassaient dans le treizième arrondissement, vers deux heures du matin. Deux d'entre eux, les gardiens Henri Verjus et Clément Rudelin, quittaient le poste de police de la Maison-Blanche pour une ronde... quelques instants après, des râles sourds attirèrent leur attention, ils s'approchèrent et virent un petit groupe qui gesticulait au coin de la rue Bobillot : deux individus, couteau levé, s'acharnaient sur un troisième terrassé.

Explication rapide, intervention des agents, l'homme à terre se relève : c'est un Arabe, Si Saïd Saïd, qui, dans un langage imagé, explique avoir été attaqué par les deux autres, lesquels jurent au contraire avoir été injuriés par Si Saïd Saïd.

— Il nous a même menacés de son couteau ! dit l'un, Joseph Lanio, ancien matelot des équipages de la flotte, sans profession, tandis que son camarade, Marcel Bougo, ancien marin lui aussi, avec lequel il habite rue du Pot-de-Fer, ajoute :

— D'ailleurs, voici le couteau de l'Arabe !

Si Saïd Saïd affirme que le couteau n'est pas à lui, mais qu'il avait été brusquement assailli et frappé... A ce moment surviennent deux femmes : M^{me} Lagrange et Bénéch, qui se plaignent, elles aussi, d'avoir été maltraitées par Lanio et Bougo...

Puis arrive un troisième agent, le gardien Léopold Gellot, qui suggère d'emmener tout le monde au poste proche de la Maison-Blanche : là, on s'expliquera...

A peine les trois agents, les trois hommes et les deux femmes s'étaient-ils mis en marche que Marcel Bougo, se ruant sur le gardien Gellot, lui portait au visage un si formidable coup de poing qu'il parvint, au milieu du désarroi général, à s'échapper... Joseph Lanio, à son tour alors, voulut se libérer et s'élança, suivi des trois agents... Dans la nuit, c'est la chasse à l'homme... les prisonniers de tout à l'heure détalent à grande allure, les gardiens ont enfourché leurs bicyclettes. Au coin du boulevard Auguste-Blanqui, l'agent Gellot a saisi le

Donnez-moi votre bâton rempli de diamants.

Le malheureux obéit. Le lendemain, il reprenait le chemin du bain. C'était la mulâtresse qui l'avait trahi. Conformément à la loi, la moitié de la valeur des diamants appartenait à la personne qui avait dénoncé. La mulâtresse vécut jusqu'à la fin de ses jours. A. C.

bras de Bougo... Lanio, qui n'est pas loin, a fait demi-tour :

— Si vous ne le lâchez pas, je vous crève ! menace-t-il, mais voyant à ce moment arriver les agents Rudelin et Verjus, il reprend sa course dans l'obscurité.

Bougo est maîtrisé... Lanio se précipite dans la cour des Artistes, dont une issue est ouverte : c'est la souricière... il ne peut sortir de l'autre côté et s'accule à une palissade, prêt à la lutte et toujours menaçant :

— Gare, gare, si tu m'approches, je te troue la peau !

La nuit est opaque, pas une lueur dans la cour des Artistes, l'agent lève la main pour saisir le bras de l'homme... un cri... un seul, étranglé.

— Il m'a tué !

L'agent Verjus, qui n'avait pas vu le couteau dans la main de Lanio, est tombé comme une masse, l'artère carotide tranchée, le sang coulant à flots à travers sa pèlerine sur les pavés inégaux... la mort avait été foudroyante.

Cependant l'assassin était toujours acculé, comme une bête prise au piège, l'agent Rudelin marcha sur lui, l'homme bondit, mais le gardien de la paix avait vu le mouvement et, d'un coup de crosse de revolver sur la tête, abattit Lanio...

L'agent Gellot était loin, emmenant Bougo avec l'Arabe et les deux femmes au poste ; l'agent Rudelin, seul entre l'assassin gisant côte à côte avec sa victime, dut tirer quatre balles en l'air pour alerter un renfort de cyclistes.

Joseph Lanio n'était pas mort, après quelque temps, il se remit presque complètement ; depuis son geste homicide, il demeure dans un état d'hébétéude dont il paraît difficile de le faire sortir... A-t-il la phobie, s'il est possible de dire, des représentants de l'autorité ? Peut-être, puisque déjà, il y a cinq ans, à Lorient, d'où il est originaire et où habitent encore sa femme et ses deux enfants, il se livra à des voies de fait sur la personne d'un agent de police de la ville.

Arrêté, Lanio ne cessa de hurler : — Quand je vois l'uniforme d'un agent, je vois rouge... je ne veux pas rencontrer de « flic », je ne veux pas !

Examiné au point de vue mental, on songea à le faire soigner dans un asile, mais cette décision n'eut pas de suite et Lanio bénéficia d'un non-lieu.

L'assassin du malheureux agent Verjus est né de père inconnu, sa mère morte, il fut confié aux soins de l'Assistance publique et roula de ville en ville, à travers la Bretagne, avant de revenir à Lorient, où il se maria ; pour vagabondage, pour vols, pour coups et blessures, Joseph Lanio, qui a à peine vingt-huit ans, a déjà encouru six condamnations ; ancien matelot, il ne s'est jamais livré à aucun travail ; ayant un jour pensé que Paris est plus favorable aux individus de son espèce que le pays breton, il y vint et connut dans un bouge crapuleux, refuge de filles et d'escarpes, Marcel Bougo. Tous deux devinrent d'intimes amis et se livrèrent de concert à divers méfaits, jusqu'au jour du meurtre de l'agent. L'assassin du gardien de la paix Verjus comparaitra, assisté de M^e Dutheillet de Lamothe, les 26, 27 et 28 mai, devant la Cour d'assises de la Seine, où M. l'avocat général Gaudel, qui requit la peine de mort contre Gauchet, soutiendra l'accusation.

SYLVIA RISSER.

COMMENT UN FORÇAT DEVINT MILLIONNAIRE AU BAGNE

Le bagne sera-t-il supprimé un jour ? Partisans et adversaires de cette mesure en discuteront longtemps encore. Mais on a oublié de consulter les intéressés, les forçats eux-mêmes. Parmi eux, il y en a certainement qui regretteront la Guyane, qu'on doit remplacer par le régime cellulaire.

Car on peut s'enrichir au bagne ; on a pu même y devenir millionnaire. Il est vrai qu'on ne cite qu'un cas, et qui s'est passé en 1820.

A cette époque, un matelot irlandais,

Un Forçat passe en jugement



Le forçat Héon, revenu spécialement de Cayenne, a été condamné pour vol à trois ans de prison et — pour la troisième fois — à la relégation par les assises de la Seine. (R.)

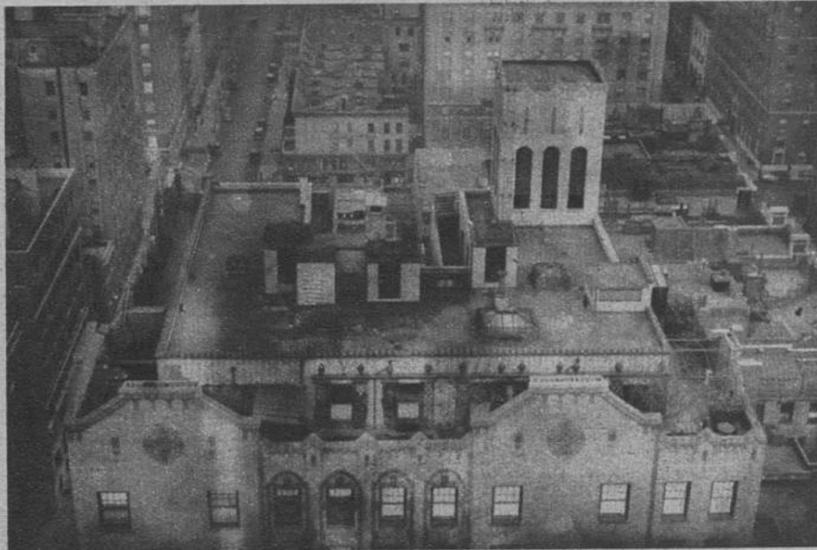
nommé John Beskler, fut puni de la peine de mort. Son navire mouillant au large de Rio de Janeiro, ce marin, contrevenant aux règlements sanitaires qui imposaient la quarantaine aux équipages, gagna la terre. Cette infraction, la fièvre jaune sévissant, était punie de mort. Mais le contrevenant put sauver sa tête ; sa peine fut commuée en dix ans de travaux forcés.

John Beskler fut dirigé sur le district diamantin de Minas-Geraes, où il devait purger sa peine comme bagnard. Chaque jour, son travail achevé, le forçat profitait des moments de loisir qui précédaient le coucher, pour monter à un arbre proche de sa cabane. A ses gardiens, il déclara qu'il se livrait à cet exercice pour ne pas perdre l'agilité de ses membres et savoir encore, à sa libération, grimper aux mats.

Or, arrivé au sommet de l'arbre, le matelot irlandais, qui avait choisi une branche pour cet usage, introduisait avec son couteau dans l'écorce de celle-ci un diamant qu'il avait pu dérober dans la mine où il travaillait. Durant plusieurs mois, il répéta ce manège, glissant presque chaque soir une pierre précieuse dans la branche.

John Beskler fut gracié au bout d'un an. Au moment du départ, il demanda au gardien la permission de couper une branche pour l'aider durant le long trajet qu'il devait accomplir à pied avant d'atteindre le port. Cette autorisation lui fut accordée facilement. On devine quelle branche coupa le bagnard libéré. L'écorce avait repoussé sur tous les trous pratiqués par le forçat pour y introduire les diamants. Aucun soupçon ne fut éveillé.

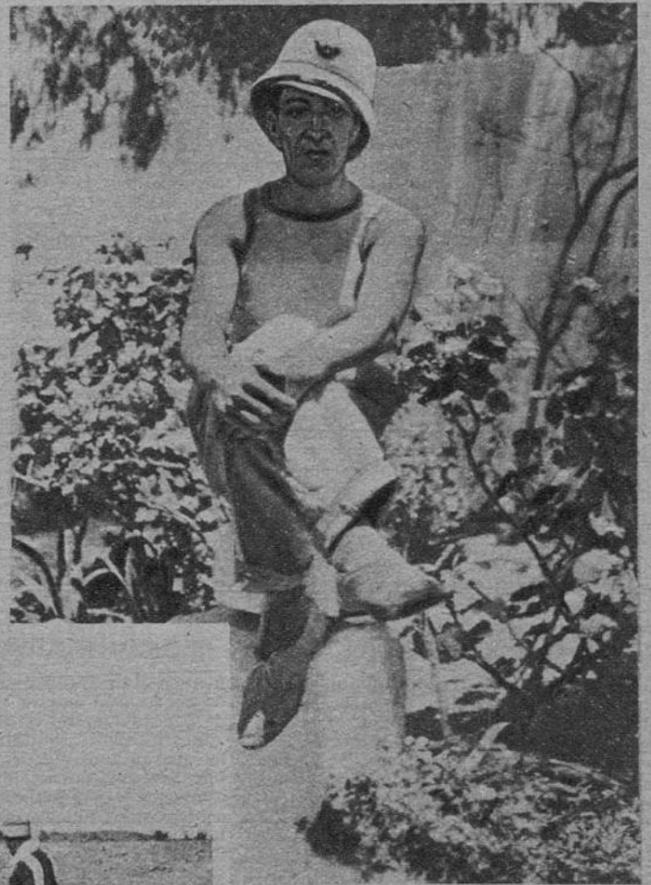
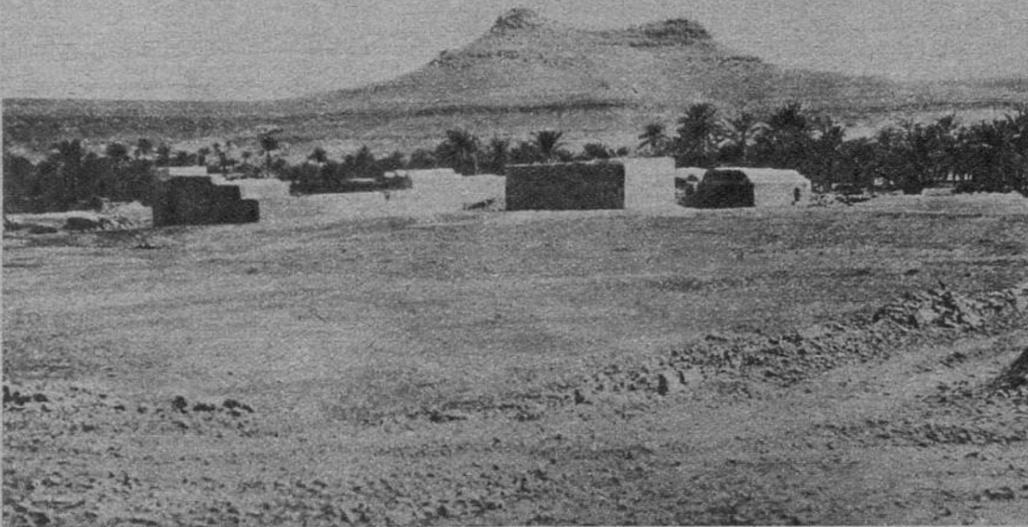
John Beskler, muni de sa canne renfermant plus d'un million de diamants, gagna Rio, où il retint son passage pour le premier paquebot à destination de l'Europe. En attendant le départ, il passa ses jour-



Le roi des allumettes Kreuger, qui s'est suicidé à Paris et auquel nous consacrons un grand article dernièrement, avait des appartements privés dans la plupart des grandes villes du monde. On conçoit de quel mystère sa vie s'entourait. Voici le plus bel appartement qu'il possédait au monde, celui de New-York. Il occupait le dernier étage de l'immeuble que l'on voit sur notre photo, au premier plan. (I. N.)



AU ROYAUME = DU CAFARD =



Dans le fond, la colline où a lieu l'exercice des Disciplinares libres.

En haut : Un camisard.

X

Le château sans fenêtres.

Le bataillon d'infanterie légère d'Afrique prétend dresser les mauvais caractères. S'il n'y parvient pas, il dirige les irréductibles sur une section spéciale — c'est le terme officiel — qui a remplacé l'ancienne section de discipline.

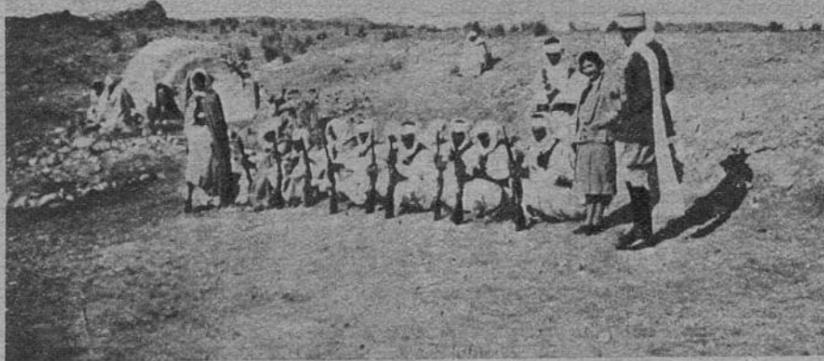
Le mot a changé, le régime est resté le même, et le lieu d'internement, aujourd'hui comme hier, demeure entouré d'une sorte d'angoissant mystère. N'oublions pas que nous sommes en Afrique, pays des mirages décevants !

C'est pourquoi j'ai voulu connaître cette section spéciale dont on m'avait parlé. Malheureusement, il est assez difficile d'obtenir sur elle des renseignements authentiques. Si l'on s'adresse à l'autorité militaire et que l'on obtienne l'autorisation de faire sur place une enquête, on a bien soin de ne vous faire voir que ce que l'on veut, c'est-à-dire du banal, du réglementaire. Si l'on interroge les Joyeux qui reviennent d'y faire un stage, on risque d'entendre des récits terrifiants, faits par vantardise, par hablerie, et manifestement exagérés.

Pourtant, je ne voudrais me laisser piper ni par les uns ni par les autres. Pour savoir, il me faut regarder, écouter et juger ensuite sans parti pris.

Regardons d'abord !

Le premier spectacle qui vous saute aux yeux si vous vous promenez aux alentours immédiats de Médénine, c'est, à quelques centaines de mètres du village, une forteresse campée puissamment sur le sable du



Les gardes de Maghzen qui sont chargés de ramener les Joyeux déserteurs.

désert, mais une forteresse étrange, une forteresse aveugle ; ses hauts murs, en effet, ne sont percés d'aucune ouverture, si ce n'est, au ras du sol, une porte unique, une porte en ogive toujours fermée d'un lourd vantail de prison.

Ceux qui ignorent la destination de ce château sans fenêtres se demandent, avec une instinctive angoisse, à quoi peut servir cet immense cube de maçonnerie grise.

On pense à une léproserie cachée loin des humains, à une ménagerie pour bêtes féroces. Or, c'est l'une et l'autre en effet, puisque c'est un bagne. Pour en avoir la certitude, il suffit d'interroger le premier

soldat rencontré sur l'unique avenue de Médénine, plantée d'arbres anémiques.

Du doigt, vous lui montrez le château sans fenêtres. Paisiblement il vous répond :

— Ça, c'est la prison des Camisards ! C'est là qu'on loge la section de discipline, si vous aimez mieux !

Du même coup, vous avez appris ce que vous vouliez savoir et de quel surnom on appelle couramment les malheureux enfermés entre ces quatre murs sans issue.

Cependant, la destinée lugubre de ces hommes a de quoi troubler les plus insensibles. Pour la connaître, interrogeons !

A la terrasse d'un café, je m'assois. Je

Tenue d'été : casque de liège.

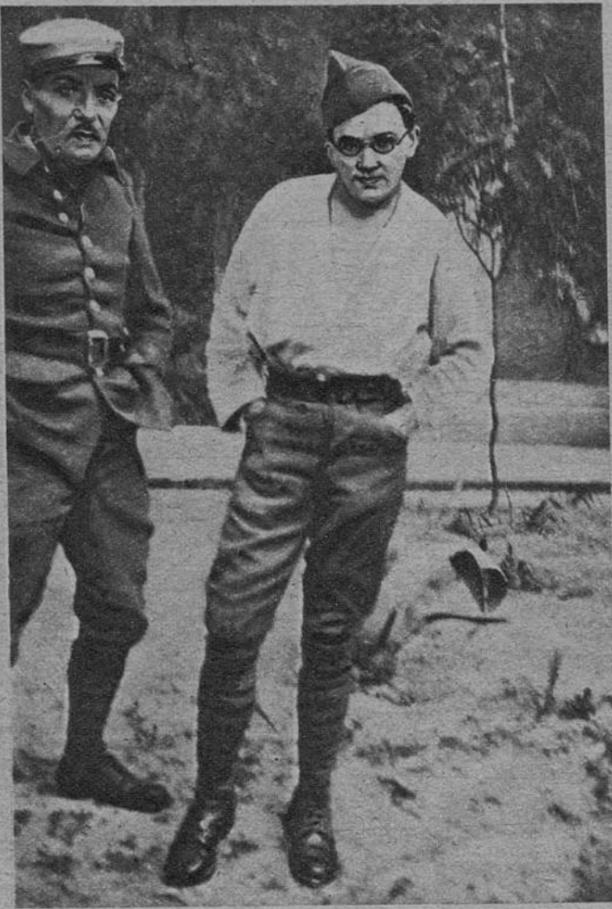
En haut : Vue générale de Médénine.

commande une « boukkha », cette eau-de-vie que l'on fait ici avec des figues et qui n'est pas sans saveur. J'engage la conversation avec les uns et avec les autres. Je les questionne sur le point précis qui m'intéresse et, tant bien que mal, je parviens à satisfaire ma curiosité.

D'abord l'effectif de la section spéciale. Il n'est pas nombreux et varie de vingt à trente détenus. Par exception, lorsque le Troisième Bataillon, celui du Maroc, fut dissous et une partie de ses hommes envoyés à Tatahouine, les disciplinares de ce bataillon furent dirigés sur la « camise » de Médénine, dont ils renforcèrent l'effectif. Mais, en temps normal, les prisonniers du château sans fenêtres ne dépassent pas la trentaine.

La raison du stage ? Comme toujours : l'entêtement, la mauvaise gloriole, le coup de cafard !

Supposons qu'un bataillonnaire, que nous appellerons Paulot, a déjà collectionné sur son livret un nombre respectable de punitions. Un jour, en tous points semblable aux autres, un sergent désigne Paulot pour une corvée rude ou désagréable. La chaleur est torride, elle insinue dans les



Des vieux durs à cuir.

muscles une immense lassitude et, dans les cerveaux, un furieux désir de révolte. Paulot ne refuse pas d'obéir, mais avec un geste rageur, il murmure :

— Ah ! la barbe !
Il n'en faut pas plus à Paulot pour récolter un « soixante dont trente ». A la deuxième punition de ce genre, comme le veut le règlement, le bataillonnaire est expédié à la section spéciale. C'est le cas de Paulot.

Voilà notre Paulot dans le château sans fenêtres, où il va avoir pour compagnons tous les irréductibles du bataillon, tous les « durs », tous les gars, tatoués des pieds à la tête, qui forment le rebut de l'armée française. Là, Paulot reçoit un uniforme spécial, et combien lugubre ! Tout gris, avec un képi à longue visière carrée. C'est d'ailleurs à cause de cette tenue qu'entre eux, ils s'appellent des « capotes grises », quand ils ne se nomment pas des « camisards ». Et Paulot, pour se consoler, pourra se dire : « Ici, je suis avec des « hommes », rien que des « hommes » !

Vous pensez bien que les « gonzesses » n'ont pas assez de cran pour mériter la section spéciale et, afin de l'éviter, cèdent, plient l'échine, obéissent et se taisent. Paulot, lui, n'est pas peu fier de se retrouver avec des hommes, des surhommes pourrait-on dire. Tout de suite, il adopte leur mentalité et prend leurs habitudes. Avec eux, il chante de ces chansons écrites par des révoltés en qui subsiste malgré tout une petite fleur sentimentale, celle-ci par exemple :

Tu me demandes, maman,
De te dire pourquoi
Je porte la capote grise !
Un pied s'est mis à m'en vouloir
Et sur moi fit pleuvoir
Toute sa haine...
Si bien qu'un soir de folie,
J'ai frappé le sergent ; j'en subis
Les tourments, ici, en Tunisie...

Reçois, chère maman,
Un baiser de ton enfant,



Le village indigène de Médénine. La place du Cafard.



Camisard en instance de conseil de guerre à la prison militaire de Tunis.

De celui qui l'a fait Tant de peine !...

Mais chanter, on n'en a pas souvent le temps ni la liberté. Ce n'est pas pour chanter qu'on expédie à Médénine Paulot et ses congénères. C'est pour trimer. Et l'on trime dur.

Le matin, dès l'aube, premier exercice, aussi inutile que la « pelote », mais plus pénible encore. Puis, quand on a manœuvré pendant des heures sous le soleil brûlant, dans la sécheresse aride du sable, on rentre par la porte étroite de la prison, on gagne, par la cour intérieure qui, elle, est entourée de fenêtres, le réfectoire. La soupe est maigre. Mais on a vingt ans et l'on a faim. On mange de bon appétit.

Après le repas, les camisards ont droit à un peu de sieste. Ensuite, au lieu du fusil, les hommes saisissent des pelles et des pioches et, toujours sous la surveillance implacable des gradés, partent travailler à la réfection des routes. C'est dans les chansons seulement qu'on célèbre le labeur débonnaire des cantonniers. Ici, sous la rude cuisson du soleil, les cantonniers du désert sentent réellement, à grosses gouttes, et peinent sans pouvoir s'arrêter, comme ceux de France, au bord du chemin. Au moindre relâchement dans l'effort, un sous-officier surgit et houspille le disciplinaire. Quand la petite troupe revient, à la fin du jour, au château sans fenêtres, elle est fourbue. Comme seul réconfort, une pitance

comme celle du matin et, si le porte-monnaie n'est pas tout à fait vide, un coup de vin rouge à la cantine du Foyer.

Le lendemain, on recommence. Ceux du moins qui consentent à se plier, sans broncher, à cette terrible discipline. Les autres ? Eh bien ! pour eux, pour les indisciplinés à la deuxième puissance, il existe une punition spéciale.

Tout d'abord, ils ne sortent pas dans le bled : du matin au soir et du soir au matin, ils restent enfermés entre les quatre murs de la « camise ». Là, on leur fait faire un exercice qui reste le même à toute heure du jour :

- Debout !
- Couchés !
- A genoux !

Ils doivent se soumettre à cette épreuve d'autant plus cruelle qu'elle est plus monotone. De temps à autre, pour changer, on les fait tourner en rond dans la cour, au pas de gymnastique.

Et les hommes, et Paulot avec eux, s'il est puni, tournent, tournent, les bras balancés, le tête vide, avec cette seule perspective de coucher ce soir en cellule.

La cellule, d'ailleurs, n'effraie guère ces cerveaux brûlés. Ils en ont tant vu ! Mais, ici, la cellule est une niche de pierre de quatre mètres carrés, dans laquelle il n'y a même pas un bat-flanc. C'est sur un lit de pierre aussi qu'il faut s'étendre, qu'il faut chercher le repos pour les membres douloureux.

Paulot donc, s'il va en cellule, en sortira le lendemain plus las que la veille et la cervelle plus vide encore. Si ce lendemain est un dimanche, il passera la journée dans « la cabane », jusqu'au surlendemain. Il sera privé du seul plaisir autorisé dans cette morne existence.

Un plaisir au château sans fenêtres ? Eh oui, l'autorité militaire a prévu, tout de même, que ces hommes, qui ne sont pas de bois, pourraient bien désirer — oh ! pas longtemps ! — une compagnie féminine. L'officier qui commande la section spéciale demande donc, dans la journée du samedi, ceux qui veulent s'inscrire. Bien entendu, seuls le peuvent ceux qui ne sont jamais punis et, par surcroît, possèdent dans leur poche la somme nécessaire. Le tarif est de deux francs. On fait une liste. Si elle comprend un nombre assez important de noms, un établissement de Médénine est averti et, le lendemain, délègue une de ses pensionnaires.

Une volontaire, naturellement, mais qui se dérangera seulement si la liste porte au moins cinq ou six noms.

La volontaire vient frapper à la porte du château sans fenêtres. Par faveur spéciale, on la fait entrer dans la cour et on la dirige sur une des cellules de pierre, qui, pour la circonstance, est promue au rang de salon de rendez-vous, puis, quand elle en sort, sur une autre cellule.

Jamais elle ne se trouve seule avec un de ses malheureux clients. Réglementairement, ils sont toujours trois par cellule. C'est une précaution qui peut choquer nos habitudes de pudeur. Elle est nécessaire pour protéger la vie de la femme qui, cela s'est vu parfois, peut être victime d'un sadisme exaspéré par une longue continence.

— Quand les camisards ont fini leur peine, demandai-je à l'un de ceux qui m'ont le mieux renseigné, on les renvoie au bataillon de Tatahouine ?

— Oui, s'ils n'ont pas, en cours de stage, subi de nouvelles condamnations.

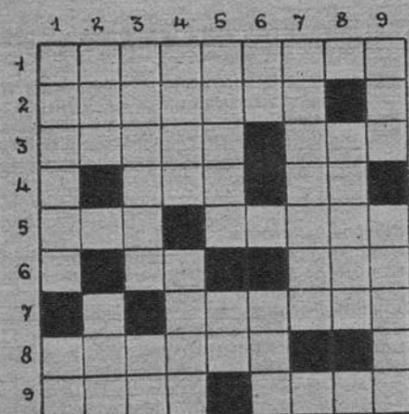
— Dressés ?

— Heu ! Peut-être pas au fond de leur conscience, du moins en apparence. Les « durs », les « terreurs », tatoués sur tout le corps, finissent, à la section spéciale, par céder. Au bataillon, ils rentrent dans le rang. Certains, pour ne plus retourner à la « camise », se tiennent désormais peinarés. C'est un progrès. D'autres entretiennent dans le fond de leur cœur une haine tenace qui éclate, un jour de folie, en révolte soudaine, en gestes parfois criminels. Ils sont bons pour Teboursouk-Biribi. On n'évite pas sa destinée ! Et puis survient quelquefois l'amnistie qui en sauve quelques-uns au bord de l'abîme. Heureux ceux sur qui elle tombe au bon moment !

FIN JEAN BAZAL.

Les mots croisés de Police-Magazine

Solution du Problème posé dans le N° 72 de Police-Magazine



Problème.

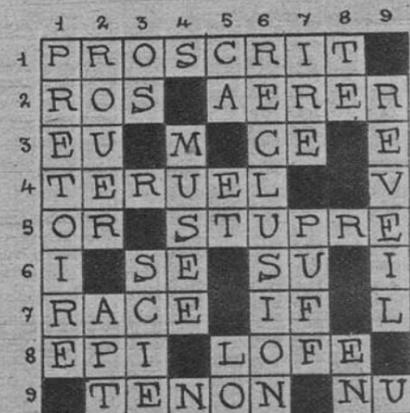
Horizontalement :

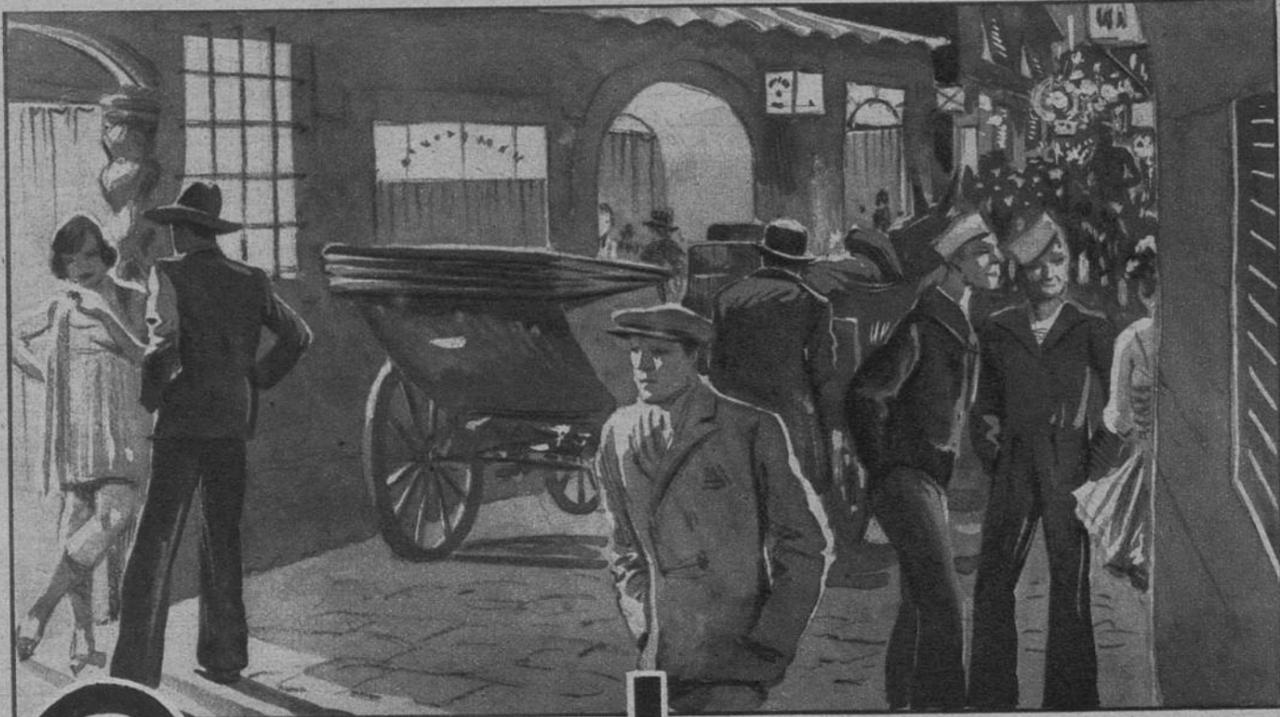
1. Un foinneur de première classe.
2. Allez, ouste ! en prison ! Il faut... l'incarcérer !
3. Elle est de taille, quand elle vous tombe sur la tête. — Fin de prière : allez en paix !
4. Vaste, très vaste. — Petit fleuve côtier de France.
5. Personne biblique. — Espèce particulière.
6. Coup de baguettes sur la peau d'âne. — Se lever ainsi est bon, se coucher de même est excellent.
7. Un triste sire, capable de tout, sauf de faire le bien.
8. Songez à Barbe-Bleue, vous trouverez son nom.
9. Vaste pays. — Bien fermé de toutes parts.

Verticalement :

1. Un prisonnier, mûr pour l'instruction. — Au diapason.
2. Ancien bouclier. — Une circonstance aggravante et non atténuante.
3. Se fatiguer dans un travail pénible, pour arriver à un bon résultat. — Petite conjonction d'exclusion.
4. Le dieu des vents et des tempêtes. — Brûle de mille feux ; en ignition.
5. Aérodromes, dans le Var. — Il fait bien dans un long discours.
6. Exclamation à saveur d'ail, entendue près du cap du même nom. — Titre nobiliaire, ou amusant oiseau.
7. Fabuliste espagnol du XVIII^e siècle, né à Ténériffe.
8. Curieux édenté à écailles.
9. Il fut pluvieux. — Personnes.

MARCELLAC.





Ces dames

Une rue étroite. Des maisons basses en briques patinées, fenêtres aux rideaux baissés, lumières éblouissantes. (Composition de R. Giffey.)

Ci-contre : Ils y vont !...



Un paysan qui s'est aventuré dans la grande ville.

CHAPITRE PREMIER

« La Thérèse ».

A Cordoba, un jeudi soir...

Le vigilant me considère quelque peu interloqué, ça ne doit pas être tous les jours qu'on lui pose semblable question.

Je répète :

— La rue des... paradis artificiels, s'il vous plaît ?

— Calle Rincon, répond-il enfin.

— C'est loin ?

— A deux pas. Vous êtes ici place d'Espagne, prenez Rivadavia, vous tombez dans Rincon. D'ailleurs, ajoutez-t-il dans un sou-

Elles devisent entre elles, attendant le client.



de L'A

rire en me désignant quelques groupes qui s'empres-

sent, suivez ces messieurs, ils y vont !

— Vous croyez ?

— Certainement !

Je remercie le vigilant, et comme des jeunes

gens passent, je me glisse dans leur orbite.

Ce sont des étudiants.

Le représentant de l'autorité ne m'a pas trompé.

Quelques bribes de leur conversation que je sur-

prends me rassurent. Ils y vont !...

Je les suis toujours. Bientôt, un bruit confus,

bourdonnement ininterrompu, m'indique que nous

approchons... Nous y voici.

Instinctivement, je m'arrête.

Une rue étroite, des trous, des bosses, à croire

qu'une volée de soixante-quinze s'est abattue sur

les pavés. Il est vrai que la préparation d'artillerie

précède toujours les vagues d'assaut !...

Cinq ou six fiacres préhistoriques stationnent

devant une rôtisserie bondée de clients. Tous ces

affamés sont attablés devant d'énormes pièces de

viande délicatement grillées sur des charbons ardents.

C'est « l'assado », le régal des Argentins.

Ils prennent des forces ou... les réparent !

Sur le même côté, à droite, à gauche, les paradis.

Ils sont là une bonne douzaine, gueules ouvertes...

Le Sotano, la Thérèse, le Chat Noir, Chantecler, le

Pont Vert...

Maisons basses en briques patinées, fenêtres louches

aux rideaux baissés, lumières éblouissantes.

On se croirait à Toulon, dans le quartier réservé,

mais ici les portes ne sont pas closes: les allées et ven-

ues sont si nombreuses ! En Argentine, on entre au

paradis et on en sort comme en France on court les

brasseries ou les bars. Ici, on vient voir une fille

comme chez nous on prend son quart Vittel ou son

Pernod. On quitte un comptoir pour « remettre ça »

au comptoir voisin. On cause, on discute, on s'inter-

pelle, on gesticule, on crie, et pourtant je ne retrouve

pas dans tout ce bruit le même tintamarre qu'à

Rosario, calle Pinchicha.

Que manque-t-il donc ?

J'y suis : la musique !

A Cordoba, pas de banjos, pas d'accordéons, pas

de pianos mécaniques, pas de jazz. On sacrifie sans

accompagnement, on communique dans le recueil-

lement.

Pendant je suis toujours figé devant ma rôtis-

serie, à contempler béatement les habitués qui conti-

nent à s'empiffrer de colossales grillades. Près de

moi, un fiacre charge et démarre au petit trot de sa

rosse fatiguée, bringueballé, cahoté sur la chaussée

défoncée. Un groupe me bouscule et me prend en

sandwich. C'est bien fait ! Pourquoi suis-je là à rêver

et à bayer aux corneilles ? Ça ne se fait pas calle

Rincon, à Cordoba !

Je traverse la chaussée. Une odeur de faux musc

me prend à la gorge. C'est curieux, toutes les rues des

paradis du monde entier ont le même parfum ! Par-

fum sui generis...

Allons bon ! me voilà pris encore dans un remous.

Il faut se décider pourtant. N'ai-je pas là, sur mon

cœur, une lettre pour M^{me} Thérèse ?

« La Thérèse », comme disent les Argentins.

Cette lettre n'est-elle pas pour moi le Sésame,

ouvre-toi, qui va me permettre de pénétrer les mys-



L'ARGENTINE

empres-
jeunes
trompé.
je sur-
confus,
ne nous
croire
tue sur
artillerie
ionnent
ous ces
èces de
ardents.
paradis.
vertes...
ecler, le
louches
réservé,
es et ve-
entre au
ourt les
me fille
ou son
tre ça »
s'inter-
retrouve
re qu'à
ons, pas
ifie sans
recueille-
rôtisse-
ni conti-
Près de
ot de sa
chaussée
rend en
à rêver
pas calle
aux musc
rues des
m ! Par-
remous.
sur mon
s.
Sésame,
les mys-

tères d'une maison close de Cordoba, maison « régulière », merveilleusement ordonnée et magistralement dirigée ? Allons, entrons !
J'entre. Quel monde, juste ciel !
Déjà me voilà entouré, cerné par une vingtaine de femmes, les disponibles. Et ce sont de tous côtés des appels doucereux, des miaulements...
Je tourne la tête à gauche, à droite, devant, derrière, je regarde de tous mes yeux, et pourtant je ne vois rien, rien que des chairs.
Je suis incapable de choisir.
Comme le prestidigitateur qui fait prendre successivement à dix personnes le valet de cœur noyé dans un paquet de cinquante-deux cartes différentes, ces dames veulent toutes aussi vous faire le coup du choix forcé. Vous êtes obsédé, éberlué, et vous prenez une blonde quand vous n'aimez que les brunes !
Naturellement, je n'échappe pas à la règle fatale et je me décide pour une belle grande fille, une rousse cuivrée superbe... Pourquoi ?... Ah ! voilà...
Et l'on parle de libre arbitre ! Est-ce celle-là, vraiment, que je voulais choisir ?
Mais déjà la poupée m'entraîne.
Je l'arrête doucement.
— Un moment, lui dis-je...
Elle me regarde, ébahie. Je continue :
— Comment t'appelles-tu ?
— Rosine.
— Tu es Française ?
— Oui, pourquoi ?
— Parce que je suis Français.
Hélas ! ma qualité de compatriote ne me distingue pas du monsieur Tout le monde qu'elle reçoit plusieurs fois par jour.
— Et après ? fait-elle en essayant de m'entraîner.
Mais je résiste :
— Ecoute-moi, je ne...
— Ah ! tu sais, coupe sèchement la fille, si c'est pour « faire flanelle », mon petit, rien à faire avec moi.
Un peu décontenancé, je balbutie :
— Tu es très gentille et excuse-moi, mais... c'est Mme Thérèse que je veux voir.
Rosine cette fois n'insiste plus. Elle me dévisage un moment curieusement, puis soudain, riant à pleine gorge, s'exclame :
— Mme Thérèse ? Ah ! Ah ! Non, mais t'as des visions ! Ah ! Ah ! Ah !... Dis donc, Nénette, le copain lui est venu pour Mme Thérèse ! Tu parles d'une bille !
Celle imbécile qui n'a rien compris ameuté bientôt toutes ses compagnes, et me voilà de nouveau entouré, regardé, mis en bolte comme un phénomène.
— Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? questionne une voix.
C'est la sous-maitresse.
Je pousse un soupir, mais Rosine ne désarme pas. Elle est fière de produire son petit effet et la voilà qui s'avance, la main gauche sur la hanche, la tête rejetée en arrière, le regard dédaigneux et qui, tout en me désignant de la paume de sa main droite, laisse tomber, ironique :
— C'est monsieur qui m'avait choisie et qui soudain s'est ravisé. Il demande Ma-da-me Thérèse !
— Et sur un plateau d'argent, renchérit Nénette. Des exclamations fusent, des quolibets se croisent, des rires s'égrenent.



...Un bras nu apparaît, tandis qu'une voix glapit : Aqua ! Aqua ! (Composition de R. Giffey.)
Mais déjà j'ai pris à part la sous-maitresse et lui explique le quiproquo tout en lui remettant la lettre qui m'accrédite auprès de sa patronne.
Aussitôt une apostrophe claque comme un coup de pistolet, et les femmess'égailent comme des moineaux.
La sous-maitresse se confond en excuses et salamalecs et disparaît en me disant :
— Je vais voir si Madame peut vous recevoir.
Maître du champ de bataille, je m'isole dans un des coins du patio.
C'est une vaste salle à ciel ouvert, aux murs propres mais sans ornements, qui communique à droite avec un autre salon d'attente plus petit et sur les autres côtés avec une douzaine de chambres. De temps



Le gaücho a quitté son ranch pour venir se distraire à la ville.

Au-dessus et à droite : La voilà qui avance, la main gauche sur la hanche, la tête rejetée en arrière. (Composition de R. Giffey.)

Au-dessus et au centre : Déjà me voilà entouré, cerné par une vingtaine de femmes. (Composition de R. Giffey.)

à autre, une de ces portes s'entr'ouvre, un bras nu apparaît, tandis qu'une voix glapit :
— Aqua ! Aqua !
Une des servantes s'empresse, et aussitôt passe le broc rempli d'eau. La porte se referme et pendant que derrière on se purifie, je pense :
(Suite page 14.) CLAUDE VINCELLE.

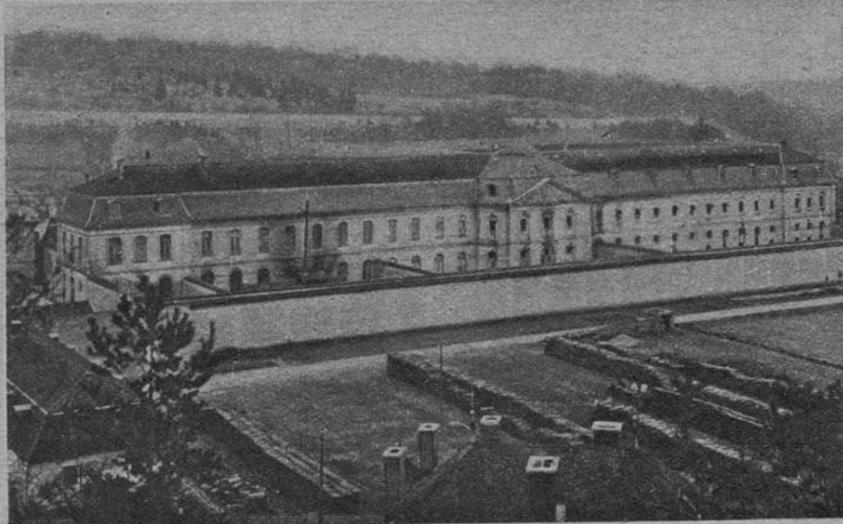
VERS UNE REVISION ?

Les étrangetés et les lacunes du procès Seznec

Les faits, nous les avons relatés : voyage commun de Seznec et de Quémeneur le 25 mai, dîner commun au Plat d'Étain à Houdan, séparation des deux amis en gare d'Houdan, d'après l'avocat général; de Dreux, selon la défense; assassinat, selon l'accusation, puis télégramme du Havre

œuvre pour accabler le témoin, annuler son témoignage par des histoires qui n'avaient rien à voir avec le drame.

Est-ce tout ? Non... Tout les témoins à décharge seront suspectés de partialité; les autres, seuls, tenus pour véridiques. Quand, au moment même du procès aux



Vue générale de la maison centrale de Clairvaux, où séjourna Seznec en attendant son transfert à l'île de Ré. (H. M.)

le 11 juin, et, au Havre encore, le 20 juin, découverte de la valise du disparu et de papiers ou vêtements lui appartenant.

De tout cela, on déduira que Seznec a tué son ami.

Examinons en détail l'enquête, la procédure suivie et l'accusation. D'abord, mettons en relief ce qui charge Seznec.

En premier lieu, son passé processif, ses causes perdues devant le tribunal de commerce, ses difficultés monétaires, les deux incendies qu'il subit dans ses domiciles successifs, sa « dégainée » aussi (Seznec n'eut jamais qu'un costume, il était grand, maigre, sombre, et son visage portait la double cicatrice des brûlures reçues dans « ses » incendies). Donc il ne fait pas sympathique. Il va aggraver son cas en ne se rappelant plus où il a « quitté » Quémeneur; il sera absent de chez lui précisément les jours où le télégramme est envoyé du Havre, où on y trouve la valise. Il est seul à connaître (ou on l'estime ainsi) l'existence du pli chargé qui, le 26 mai, est réclamé au nom de Quémeneur à la poste du boulevard Malesherbes, à Paris. Il est reconnu par des personnes habitant Le Havre, et par des voyageurs du train de Paris à Brest que, le 14 juin, il aurait pu prendre pour revenir du Havre. La machine à écrire du Havre est bien celle qui a tapé la copie de l'acte de vente de Traounez contenue dans la valise trouvée en gare du Havre, et cette machine sera retrouvée chez Seznec !

Pour comble, de sa prison, il tente d'obtenir des faux témoignages; on avait saisi 2 000 francs dans la doublure de son veston, et un billet relatif à une évasion, il tente de s'évader. Enfin, quand on lui dicte le texte de l'acte de vente suspect, il fait précisément les fautes d'orthographe contenues dans la copie, qui est incontestablement un faux.

Evidemment, il y a là matière à réflexion ! Ou Seznec est coupable réellement, ou il est la pitoyable victime d'une fatale série de coïncidences. A moins que ce ne soit de la plus machiavélique machination.

N'importe : Seznec a droit, comme tout le monde, aux garanties que le Code, en principe, accorde à tout accusé, qui sont à la base même de toute instruction judiciaire. Ces garanties, en a-t-il bénéficié ?

A notre vif regret, il faut répondre : Non ! Et cela par la faute de son avocat ! M^e Le Hire l'incita à renoncer à l'article du code stipulant qu'aucun accusé ne doit être interrogé en dehors de la présence de son défenseur ! Singulière précaution !

De la part des enquêteurs ou du magistrat instructeur, singularités non moins graves et qui n'engagent pas moins leur responsabilité morale. Aucun préavis n'est donné au futur accusé des perquisitions opérées chez lui. Des témoins ne seront pas confrontés avec lui. Pis encore : quand un témoignage, pourtant capital, risquant de ruiner la thèse de l'accusation, s'offrira spontanément, — car François Le Her affirme avoir conversé avec le disparu le lendemain du jour où Pierre Quémeneur aurait été assassiné — on refusera de l'accueillir. Plus tard, tout sera mis en

assises, en 1924, des procès-verbaux établis par la gendarmerie et le juge de paix de Pontrioux apporteront un fait nouveau, on n'en fera pas état, on l'oubliera, afin sans doute de ne pas renvoyer à une autre session cette sensationnelle affaire.

Est-ce encore tout ? Point !... Car la fameuse machine à écrire du Havre, que deux perquisitions minutieuses chez Seznec n'avaient pas permis de découvrir, une troisième perquisition la fera trouver en cinq minutes, alors qu'après un prétendu séjour de plus de trois semaines chez Seznec, elle ne portait pas un brin de poussière... Troublant ! Et, quand on saisit cette pièce capitale pour l'accusation, nul ne songe à prendre les précautions qui eussent permis de relever des empreintes digitales révélatrices !...

Voilà qui est, au moins, une légèreté. Nous voudrions pouvoir clore la liste des... bizarreries (terme modeste) qui caractérisent le procès Seznec.

Par égard pour le renom de la magistrature, écartons le fait que le procureur de la République de qui relevait l'instruction s'était vu, jeune magistrat, refuser la main de M^{lle} Marc... qui, à quelques temps de là, devint M^{me} Seznec... Il est des motifs de récusation moins plausibles que celui qu'on aurait pu tirer de cet incident sentimental.

Par ailleurs, pourquoi avoir refusé ou négligé de vérifier certains dires de Seznec ? Pourquoi avoir négligé d'apprendre si on vit jamais en sa possession la valise de Pierre Quémeneur, qu'on devait trouver au Havre ?

Pourquoi n'avoir pas pris en considération le fait suivant : quelqu'un était autorisé à signer parfois au lieu et place de Pierre Quémeneur ? Et cette double coïncidence : la signature du télégramme du Havre et la lettre anonyme qui prévint la police de la présence chez Seznec de la machine à écrire fatale... sont de la même écriture qu'une lettre écrite du vivant de Quémeneur, mais pas par lui !...

Pourquoi n'avoir pas relevé que Seznec ne savait pas taper à la machine à écrire ?

Pourquoi, enfin, n'avoir pas soumis à une enquête, également sévère, tous ceux, quels qu'ils fussent, qui avaient pu approcher Quémeneur ou pouvaient avoir intérêt à la disparition ?... Puisqu'il est prouvé que : 1^o le conseiller-général de Sizun ne portait sur soi que 10 000 francs le 25 mai; 2^o que l'acte de vente de Traounez, au prix de 35 000 francs, avait été précédé de la remise par Seznec de ses 4 000 dollars à Pierre Quémeneur (donc, que le montant total de la vente approchait 100 000 francs, valeur du domaine).

Si l'on s'étonne que l'acte ne mentionne que 35 000 francs, nous nous étonnerons de tant de... candeur : combien de contrats passibles de taxes d'enregistrement et d'impôts sont-ils, chaque jour, l'objet de sous-estimations analogues ?...

Si un crime doit profiter à quelqu'un, qu'on le cherche, mais sans limiter les investigations.

Si l'on note les coïncidences défavorables à Seznec — et elles abondent, il est vrai —



Seznec montant dans sa voiture. (H. M.)

comment ne pas retenir aussi les coïncidences bizarres, dignes d'être relevées contre d'autres ? Exemple : on dit avoir vu Seznec le 14 juin 1923 dans le rapide Paris-Brest, à son retour du Havre ?... Mais le même train transportait le père et le beau-frère du disparu. Il y aurait d'autres exemples encore... Bornons-nous et revenons à des témoignages essentiels.

L'accusation fixe au 25 mai, vers 22 heures, l'assassinat de Quémeneur par Seznec ?... Voici des contradictions éloquentes.

L'une émane de l'ancien maire de Landerneau, M^e Danguy des Déserts, notaire. Il déclare avoir vu Pierre Quémeneur dans la salle des pas-perdus, à la gare de Rennes,

« J'arrive de Suisse, lui dit-elle, pour vous déclarer ceci : fin mai, j'ai rencontré à Paris un inconnu; j'ai passé quelques heures avec lui... Et, au moment de le quitter, de son portefeuille s'est échappé sa carte de visite : « Quémeneur, marchand de bois, à Landerneau ».

Cinquième affirmation de même portée, et qui, ainsi que les précédents, vient d'un témoin connaissant personnellement Quémeneur et ne connaissant pas Seznec : M. François Le Her, alors receveur à la T. C. R. P. Étant de service sur un autobus de la ligne Auteuil-Hôtel de Ville, il a parlé à Quémeneur. A quelle date ? Un incident précis et des recoupements décisifs permettent au témoin d'éta-

Le dortoir de la prison de Clairvaux. (H. M.)



La rivière Le Trieux, à marée basse, au pied de l'écluse de Goasvillinie. Notre collaborateur Maurice Privat reçoit les explications de M. Ch.-Victor Hervé, ancien juge d'instruction à Guingamp.

le 26 ou le 29 mai, c'est-à-dire, soit la veille, soit le surlendemain d'une fête familiale. En tout cas, après le jour admis de l'assassinat.

Deuxième déclaration : M. Yves Le Berre, employé à la gare de Landerneau, affirme avoir vu Quémeneur le 27 mai, dans un restaurant de la rue du Départ, à Paris, où le témoin était venu en permission.

Troisième témoignage : M. Alfred Lajet, imprimeur à Morlaix, est certain d'avoir vu Quémeneur, au café de Versailles, en face de la gare Montparnasse, le 29 ou le 30 mai.

Quatrième affirmation, une femme, M^{me} Petit, arriva le jour même de la condamnation de Seznec chez M^{me} Seznec :

blir que cette conversation eut lieu le 26 mai. Ce témoin courageux se vit couvrir d'injures et de calomnies; il n'a jamais cessé de proclamer sa certitude.

Cinq témoignages distincts concordant en faveur (Suite page 11.)

Seznec le jour de son arrestation. (H. M.)



Un

homme qui a mal tourné

Tandis que deux hommes tenaient en respect le bandit, aux trois quarts asphyxié, la perquisition commença. Elle devait être des plus fructueuses... En dehors d'un matériel complet de « bouilleur de cru », en dehors de plusieurs kilogrammes d'opium (trouvaille à laquelle les policiers ne s'attendaient guère), on découvrit dans la cave le corps chaud de l'infortuné J. D. Smith. Il avait reçu sept balles de revolver.

Les détectives se souvinrent alors qu'au moment où ils approchaient de la

Isham Harris, descendant d'un héros de la guerre d'Indépendance, ancien fermier, devenu bootlegger et gangster, vient d'être convaincu d'un double assassinat avec enlèvement et séquestration. Il a dû avouer. (I. N.)

Pendant la guerre de Sécession, qui mit à feu et à sang l'Amérique, un gouverneur provisoire du Tennessee se couvrit de gloire ; et les petits Yankees, sur les bancs de l'école, entendent vanter ses mérites guerriers.

Le descendant de ce héros de l'Indépendance, un certain Isham Harris, fermier aux environs de Memphis (Tennessee), n'a pas hérité, il s'en faut, des vertus de son aïeul. C'est un drôle de bonhomme, qui a passé, à trente-huit ans, presque autant de temps en prison qu'à l'air libre. Et pas pour des peccadilles !

La culture de la terre ne rapportant guère par le temps qui court, M. Harris s'est fait « bootlegger ». On sait en quoi cela consiste. Le métier est des plus rémunérateur ; mais la production et la vente de l'alcool ne vont pas sans risques graves ; et tel qui commence par céder du whisky au prix fort se transforme rapidement en « gangster », en bandit tout court.

Pourquoi ? Oh, c'est bien simple. D'abord parce que, lorsqu'on a commencé, on ne sait plus s'arrêter dans la voie des illégalités. Ensuite ? Parce qu'il est trop facile de « faire chanter » ses clients, au besoin en leur mettant un revolver sous le nez.

Isham Harris avait déjà eu maille à partir avec la police. Cela se passait en 1919, avant que la loi Volstead sur les spiritueux n'eût offert à son activité un champ précis et « intéressant ». Il avait assassiné, au retour du marché, un certain Biondi, qui avait bien vendu quelques paires de bœufs. De ce fait, Harris avait été condamné à vingt et un ans de prison. Mais — l'ombre du grand batailleur de jadis planant au-dessus de lui, toujours — on avait remis le criminel en liberté après dix ans, au cours desquels il s'était conduit en forçat discipliné et respectueux.

C'est alors, les portes de la geôle s'étant ouvertes devant lui, que le paysan lâcha à tout jamais ses tracteurs et ses charrues pour manier l'alambic et presser le moût de raisin. La ferme devint un laboratoire ; dans les champs en friche montèrent des herbes folles ; et Isham G. Harris devint l'un des leaders du « gang » de Memphis.

Ce fut la belle vie ! Mrs. Harris avait des colliers de perles et des fourrures ; une petite danseuse de théâtre fut couverte de cadeaux ; Harris avait des complets à la « Jack Diamond ». Mais toujours un browning à dix coups gonflait sa poche...

Les temps devinrent plus durs. La bataille formidable livrée par les autorités de toute l'Amérique aux « humides » et aux gangsters eut sa répercussion jusque dans le Tennessee. Les clients se firent rares, craintifs ; beaucoup se terrèrent et burent du thé. Harris, qui avait pris, depuis 1929, l'habitude d'une existence large, fit la

grimace. Sur ce, un nommé J. D. Smith disparut, au cours d'une promenade en automobile. Ce Smith était un riche marchand de fourrures de la région, qui passait pour un bon vivant. On retrouva sa voiture dans un chemin creux. A part une vitre brisée et quelques gouttes de sang, rien d'anormal. Mais pas trace du conducteur !

Ce Smith avait pour aide, entre autre personnel, dans son magasin, un nègre nommé Earl Sheridan. Ce nègre, ayant été traité humainement par son maître, qui l'avait recueilli tout enfant, quand ses parents avaient jugé bon d'émigrer sous d'autres cieux, faisait preuve, vis-à-vis de J. D. Smith, d'un dévouement de terre-neuve et d'une inégalable affection. L'« évanouissement » subit de son patron lui parut aussi louche qu'à la police, et il se mit en devoir, abandonnant toutes autres affaires, de retrouver D. J. Smith, mort ou vivant.

Ses investigations, conduites avec flair et adresse, devaient être plus couronnées de succès que celles des détectives.

Mais le malheureux Sheridan allait payer de sa vie son attachement au maître bien-aimé. Un matin, on trouva dans un fossé le corps du nègre. Il avait été littéralement criblé de coups de revolver. Ceci se passait à moins de quatre cents mètres de la ferme d'Harris.

La conviction des policiers ne fut pas longue à s'établir : Smith avait dû être enlevé, dans l'espoir d'une rançon, par plusieurs bandits ; c'était sur la trace des ravisseurs que l'homme de couleur avait trouvé un trépas glorieux et misérable à la fois. L'examen du cadavre prouvait que plusieurs hommes avaient tiré.

Dans un rayon de plusieurs kilomètres, il n'y avait qu'une maison : celle d'Harris. On décida d'y faire une perquisition en règle. Les détectives, à défaut d'autre chose, étaient assurés d'y trouver un matériel de « bootlegging ». Mais ils espéraient mieux.

On cerna la ferme ; les hommes de loi sommèrent Harris d'ouvrir. Il s'y refusa, déclarant « qu'il descendrait sans pitié le premier qui toucherait à sa porte ». Il l'eût fait : les policiers eurent donc recours aux gaz pour se saisir du bandit et de sa femme (d'ailleurs terrorisée, et d'avantage victime que coupable, semblait-il).



Son épouse, entendue d'abord comme témoin, a été inculpée de complicité. C'est elle qui portait à manger au « séquestré », J. D. Smith, que son mari, à l'approche des autorités, tua de sept coups de revolver. (I. N.)

ferme, ils avaient entendu, très sourdes, plusieurs détonations. Ils avaient cru à des coups de pied de chevaux dans quelque bat-flanc, et ne s'étaient pas, outre mesure, inquiétés.

Il fut établi qu'Harris, voyant la police cerner sa demeure, avait pensé que Smith avait trouvé un moyen quelconque de correspondre avec l'extérieur et de dénoncer sa captivité : de rage, il avait froidement assassiné son prisonnier à bout portant, dans le réduit sans air, sans lumière, d'une saleté repoussante, où il le séquestrait depuis plus de trois semaines.

Confondu, Isham Harris dut avouer son crime ; il dut aussi reconnaître qu'il était l'auteur principal du meurtre de Sheridan. Pour sa défense, Harris invoque que Smith avait insulté sa femme, au jour où celle-ci s'efforçait d'obtenir un rabais sur certain manteau de petit-gris.

Interrogée, Mme Harris a affirmé qu'il était exact que Smith lui eût dit quelques paroles vives ; mais que Sheridan n'avait pas ouvert la bouche.

L'enquête a révélé que, depuis sa libération, Harris avait été arrêté une dizaine de fois pour trafic d'alcool, mais que, de puissantes interventions s'étant toujours manifestées, on avait dû le relâcher... presque avec des excuses.

Il est vraisemblable que, cette fois, cela ne se passera pas de la même façon. Et nous ne donnerons pas cher de la tête du criminel, dont les complices ont été aussi arrêtés.

La femme d'Harris, de son côté, sera vraisemblablement condamnée : elle a su la séquestration de Smith, à qui elle portait tous les jours à manger dans sa cellule.

Les étrangetés et les lacunes du procès Seznec
(Suite de la page 10.)

de la survie de Quémener après le 25 mai, voilà qui est troublant — au minimum.

Le meurtre aurait pu avoir lieu ensuite ?... Sans doute. Mais Seznec y serait étranger, car on connaît tous ses actes et déplacements à partir du 25 mai jusqu'au 12 juin.

— Pardon, objecte l'accusation. Seznec a pu se rendre au Havre, il est allé au Havre le 13 juin, jour d'envoi du télégramme, jour où on perd sa trace.

— Il aurait pu aller au Havre en effet... Mais — car il y a un mais — après avoir hésité entre le 13 et le 14, M^e Bienvenue, avocat à Saint-Brieuc, a certifié avoir reçu, le 13 juin, à 7 heures du matin, la visite de Seznec, venu l'entretenir d'une opposition à la saisie qui venait de lui être notifiée.

Impossible de douter de la date. Car le 14, à sept heures du matin, Seznec était à Plouaret, où il dépannait son auto avec un charbon de magnéto acheté au garage Amice, à Saint-Brieuc. Il n'aurait donc pu être au Havre le 13.

— Pardon, objecte encore l'accusation. Des témoins du Havre le reconnaissent : il a voyagé de Rouen au Havre avec deux voyageurs de commerce le 13 juin au matin. Il a dit vouloir acheter une machine Royal usée, et le vendeur de la machine a ainsi défini l'acheteur : un homme grand de 1^m, 75 environ, barbe de plusieurs jours, un œil fermé ou clignotant et les mains poilues.

— Possible. Mais Seznec n'a pas l'œil clignotant, il n'a pas les mains poilues, ses cicatrices faciales sont très visibles... Et un autre Havrais est formel : Seznec n'est pas l'homme, répondant à ce signalement, qui, le 13 juin, lui demanda un reçu fictif pour une vente de dollars. Ce témoin, M. James Azzopardi, a d'autant mieux examiné l'étrange client que celui-ci sollicitait une louche opération de complaisance... Et M. Azzopardi est formel : le mystérieux client n'était pas Seznec.

— Permettez, réplique encore l'accusation. D'après les photos des journaux, un employé havrais reconnaît en Seznec un inconnu à lunettes noires qui s'installa le 20 juin dans la salle d'attente de la gare du Havre, avec deux valises.

— Oui, mais un autre témoin qui conversait avec le premier se refuse à la même reconnaissance.

Au surplus, quel besoin pour Seznec d'aller chercher au Havre ce qu'il aurait si bien trouvé à Paris : une machine usée ! On a dit qu'il avait décliné son identité en cours de voyage, le 21 juin, sur la ligne de Paris à Brest, à une voyageuse avec qui on ne l'a pas confronté. Ainsi, que vaut ce témoignage ?...

L'une après l'autre, les affirmations des enquêteurs trouvent une contrepartie, en bien des cas décisive. Pas une qui ne soit démentie, contredite.

Dans ces conditions, faut-il oser le dire : c'est sur des hypothèses, des présomptions que l'on a condamné Seznec ?... L'ancien maître de scierie, le bagnard de maintenant, n'est qu'un assassin « possible ».

Les policiers, les juges, les jurés, ont admis qu'il était un véritable assassin. Seznec a subi depuis neuf ans cette affreuse conclusion.

Mais ni les instructeurs ni la Cour d'assises ni le jury n'auraient osé l'admettre, cette version, s'ils avaient connu en temps utile... Quoi donc ?

Des faits nouveaux. Et lesquels !... nous les examinerons bientôt.

MAURICE PRIVAT.

Ce que l'on n'a jamais vu en librairie

CRIME D'AMOUR

par
MARCEL ALLAIN

3 fr. 50

1^{er} Volume de la Collection

DIX HEURES D'ANGOISSE

qui publiera le 15 de chaque mois un roman inédit et passionnant du roi des romanciers détectives.

MARCEL ALLAIN

Ferenczi Editeur. Excl. Hachette

L'assassinat du Président Paul Doumer

— Allo ! Allo ! *Police-Magazine* ? La rédaction ? On vient d'assassiner Doumer ! j'étais là, là, à côté. A la journée du Livre, 11, rue Berryer... Un Russe... cinq balles... bout portant... l'arme à la tête... une au bras... une au ventre...

— Oh !... Oh !... Doumer... pauvre homme.

— Voilà !...
Et tous deux, mon collègue et moi, nous restions chacun à notre récepteur, incapables de formuler une pensée, absolument interdits, écrasés par l'énormité de l'événement.

Plus tard, j'ai pu rappeler la scène atroce. Le simple hasard avait voulu que je sois, ce vendredi-là, libre... et mes pas me portèrent vers la Fondation Rothschild où avait lieu la sixième journée du Livre des écrivains combattants.

Il était deux heures et demie. Un air de fête soufflait sur les stands. D'élégantes Parisiennes allaient de salle en salle, les auteurs les plus réputés signaient des livres. On riait, on bavardait. Murmures des voix, parfums, politesse, sourire. Tout Paris était là.

A trois heures, un remous dans la foule. Le Président de la République arrive. Il est tel qu'à l'ordinaire, peut-être plus souriant que de coutume. Ce n'est pas pour lui une tâche fastidieuse que de rester quelques minutes parmi ces hommes de lettres. Il est entouré de M. Reynaud, de M. Pietri et de M. Guichard, directeur de la police municipale.

Rapidement, il pénètre dans le premier salon, sans suivre l'itinéraire prévu, il s'attarde à divers stands, retrouve des amis et enfin s'arrête devant la table de Claude Farrère.

Pressés sur plusieurs rangs, nous regardons le Président, et soudain c'est la chose imprévisible, la chose monstrueuse. Un homme, une manière de colosse, a surgi.

Avec une rapidité prodigieuse, l'homme s'est insinué entre M. Doumer et Farrère, et à bout portant il tire.

Cinq coups de feu claquent sec. C'est la panique. C'est l'affolement.

Des femmes crient, gémissent, d'autres fuient ou s'évanouissent. Dans la confusion on ne sait au juste ce qui est arrivé.

M. Guichard, dès la troisième balle, a saisi le bras du meurtrier et a pu dévier les derniers coups, c'est ainsi que Claude Farrère a été blessé.

Mais l'homme, le fou, est malmené. Dix poings s'abattent sur lui, le martellent, le déchirent, et à quelques pas, gisant à terre, est le Président de la République.

On s'empresse, on s'affole ! Après les hurlements, un lourd silence pèse dans la salle. M. Doumer repose les yeux fermés, sans donner signe de vie ; du sang coule de sa tempe et de son bras. Il y a du sang partout, dans un instant il fera à terre une large flaque.

Le Président est seul étendu sur le sol, dix secondes peut-être. Il tente un geste, ouvre les yeux, passe sa main sur son front, sur sa tempe, la retire toute chaude de sang. Quand il aperçoit sa main remplie ainsi de liquide rouge, il referme les yeux... et s'évanouit.

Le bandit est emmené, j'ai vu sa face de bête ravagée par les coups, il crie :
— Mourir pour la patrie !

Après ces premiers instants d'atroce stupeur, chacun comprend que les minutes sont extraordinairement précieuses.

Quatre hommes saisissent M. Doumer dans leurs bras et se dirigent vers son auto.
— A Beaujon, a dit quelqu'un.

Tout cela a duré quelques secondes à peine. Chacun est atterré, abruti, je marche les bras ballants... Dire ce que j'ai vu ou entendu pendant le quart d'heure qui suivit m'est impossible. Des gens se regardaient et faisaient des gestes las. J'ai dû prononcer cent fois : « Oh ! là !... » ou « c'est fou ». Puis on est sorti de la salle du crime.

A Beaujon, qui est tout proche, une animation extraordinaire règne.
Dans le quartier, l'hallucinante nouvelle vole de bouche en bouche.

— Doumer vient d'être assassiné !
Déjà des gens s'attroupent sur le trottoir, les autos embouteillent la rue.
— Qu'est-ce qu'il y a ?

Les agents sifflent, essaient en vain d'établir un service d'ordre. Dans l'hôpital, la confusion est à son comble.

— Le Président ? Alors ?
On ne sait rien, des chirurgiens l'examinent. Ce sont des minutes très tristes... des minutes inoubliables. Je ne quitte plus Beaujon, où déjà accourent des journalistes et des hommes politiques. MM. Laval et Tardieu sont les premiers à arriver. S'ils pouvaient courir, ils le feraient.

Nous sommes cinquante, cent témoins de la tragédie, et dans le fait nous ne savons rien. Est-il mort, est-il vivant ? Par combien de balles est-il atteint ?
Sur le toit de camions, les caméras tournent, tournent, à chaque minute de nouvelles personnalités arrivent.

On apprend que le D^r Paul, puis le professeur Gosset sont au chevet du Président. On attend... On attend... On attend. Dehors c'est la cohue, une indescriptible cohue. Malades et infirmières sont penchés aux fenêtres et contemplant ce brouhaha.

Dans un coin de la cour, M. Guichard explique comment il fut possible de dévier l'arme de l'assassin. Il a en mains le revolver qui a servi au meurtrier.

— J'ai pu me précipiter sur lui, mais trop tard.

Vingt journalistes prennent des notes. Enfin les premiers officiels reviennent du premier étage, où dans une petite pièce le Président de la République repose.

L'état est très grave... plus, très alarmant ! mais les blessures sont moins dangereuses cependant qu'on pouvait le craindre. On parle de deux, puis de quatre transfusions du sang. D'opérations, d'artères éclatées, de ligatures. On lit l'angoisse sur tous les visages.

Il faut avoir vu M. Tardieu descendre les marches du perron, la bouche contractée, le visage pâle, pour avoir pu saisir en un instant non seulement l'énormité, mais la gravité de l'acte qui venait d'être commis.

— Monsieur le Président ?... Un mot !
Pendant des heures, on attendra ainsi des bribes de vérité. Et l'assassin !

Je quitte Beaujon pour une heure. La rue est en proie à une animation fiévreuse. Saint-Philippe-du-Roule. Là aussi des centaines de Parisiens sont massés. Dans le commissariat mitoyen de l'église, au premier, dans une salle, je retrouve l'assassin.

M^{me} V... assurera que Gorguloff était accompagné d'un homme et d'une femme et qu'elle a entendu ces derniers prononcer après le drame :

— Au moins, il ne l'a pas raté.

Il faut avoir dix oreilles et dix yeux, des nouvelles parviennent de tous côtés. Il m'est possible de voir la Bataille, dédié par Farrère. « A M. Paul Brède, bien cordial hommage. » La couverture est pleine de sang ! Je vois aussi le carnet bleu trouvé sur l'assassin. J'ai vu les quelques lignes tracées d'une écriture appliquée.

Mémoires d'un homme qui assassina le 6 mai le Président de la République française.

N'est-il pas inouï de trouver des preuves d'une pareille préméditation !

D'ailleurs, on a cherché immédiatement et on cherche encore à savoir si l'odieuse assassin est Russe blanc ou Russe rouge. Cela a-t-il l'importance qu'on y attache ? S'il n'a pas agi seul, s'il a exécuté le sinistre dessein pour le compte d'une organisation extrémiste ou autre, ce serait cette organisation qu'il serait intéressant de découvrir. Gorguloff ne doit même pas la connaître, il ne doit même pas savoir la vérité sur elle.

Mais Gorguloff continue sa stupéfiante confession. On écoute.



Voici le malheureux président Paul Doumer, à l'une des dernières inaugurations, où il fut donné aux reporters photographes de pouvoir le « prendre au vol ». (K.)

La fumée du magnésium a formé un nuage gris, lourd... Gorguloff se tient debout, autour de lui l'écourent deux commissaires, un juge d'instruction, des inspecteurs, des interprètes, et encore une vingtaine d'autres journalistes. (Des journalistes, il y en a partout, ils sont dix par journal.)

Gorguloff est grand, fort, la face est plate, les traits sont volontaires, les pommettes saillantes ; une chevelure dure, crépue ajoute à la rudesse de sa silhouette. Son regard est bleu... lointain. Tel un illuminé, un prédicateur d'enfer, il parle, il parle sans répit, il est inutile de le questionner.

Il dépasse tout le monde de la tête, de cette tête de monstre qui répugne à voir. Il parle et on l'écoute.

— Je suis un idéaliste.

Avec des gestes de tribune, sur un ton sobre mais ferme, il explique :

— Je suis patriote, j'admire Hitler, j'admire Mussolini.

Son accent slave lui fait rendre plus sonore chaque mot.
— J'ai agi seul, car tous mes amis m'ont trahi... tous... Si j'ai tué Doumer, c'est afin que la guerre éclate entre la France et la Russie... Car je n'avais aucune raison d'en vouloir personnellement à M. Doumer.

Un murmure menaçant a répondu à ces paroles terribles. L'homme n'est pas intimidé pour si peu, il continue :

— Oui, je sais, on va me tuer... ma vie n'a pas d'importance... je sais que je vais mourir !

Il jette alors un regard circulaire, un regard illuminé. Ses pommettes sont noires des coups reçus, il n'a plus de col, sa veste est posée sur ses épaules, et l'on voit sur sa poitrine de géant la chemise blanche tachée de sang.

— Je sais que je vais mourir !
L'interrogatoire devient de plus en plus serré.

Des témoins accourent, de ceux qui ont vu ou entendu, ils veulent déposer.

Celui-ci avait remarqué avant l'arrivée du Président les allées et venues du meurtrier.

— Son allure me parut suspecte, il semblait nerveux...

— J'ai dépensé tout mon argent pour arriver à mes buts.

Tous, nous regardons cet homme. Il confond la raison. On cherche vainement à expliquer son acte, à trouver une parcelle de logique dans ce meurtre, mais peut-il y avoir une raison pour assassiner un vieillard vénéré, un Président de la République qui s'est toujours montré le plus condescendant des hommes ?

Quel est le secret de Gorguloff ? Quel est son mystère ?

Ce mystique au verbe haut nous subjuge. Tout en n'oubliant pas l'assassin, nous restons hypnotisés par cette faconde. Déjà, on sait qu'il était Russe blanc en France, rouge en Hongrie, qu'il comptait des amis à Monaco, que sa femme était Suisse, qu'il rêvait d'une Russie nouvelle, la « Russie verte » selon son expression. Et tous ces renseignements ne font que brouiller les cartes, que rendre plus énigmatique cet assassin.

Ici, l'instant est historique, à Beaujon aussi, sur les boulevards où le cœur de Paris bat également. Il faudrait être partout à la fois.

Je sors du commissariat. Le terre-plein de Saint-Philippe-du-Roule est noir de monde, noir d'une foule muette qui ne voit rien, qui ne sait presque rien, mais qui sent qu'une grande chose vient de se passer. Le kiosque à journaux est assiégé, on s'y bat.

Paris vibre tristement, une indignation commune s'exale de ces milliers d'êtres qui ont peine à réaliser la vérité. Aux terrasses des cafés, on ne voit plus les consommations, on ne voit que des journaux dépliés.

Les cars de police-secours passent à toute allure débordant d'agents. L'air est chargé d'électricité. De la porte de Vincennes à Puteaux, du nord au sud, place de la République, à la Nation, à Italie, à Barbès-Rochechouart, partout règne la même douloureuse fébrilité.

— Le Président de la République a été assassiné !

Je retourne à Beaujon.

— Alors ? Alors ? Du nouveau ?

— Rien, à 7 h. 30 on donnera un communiqué.

Les autos officielles avec leurs cocardes

tricolores vont et viennent, déversent tout ce que Paris compte de personnalités politiques.

— Il vit encore... on a extrait une balle... il a fallu ligaturer l'artère, l'hémorragie a été très grave.

L'heure du dîner approche. Après l'annonce de la mort, après avoir démenti le décès, voici qu'un vent d'optimisme semble souffler.

Certains précisent.

— La balle n'a pas atteint le cerveau, elle est sortie par la pommette. Il ne faut pas désespérer.

D'autres assurent que le Président repose paisiblement.

On pense soudain à la malheureuse épouse.

Quatre fils tués à la guerre. Son mari assassiné !

Sa douleur, son désespoir sont trop compréhensibles pour ne pas toucher au cœur tous les Français.

A Beaujon, les plus célèbres sommités médicales sont au chevet du grand blessé. Un vieil ami à qui je confie qu'il se pourrait que le Président survive à ses blessures ne me répond rien tout d'abord et m'entraîne dans un coin isolé.

— Il ne survivra pas, parce qu'il est mort !... murmure-t-il soudain. Il est mort en arrivant ici. Ne sais-tu donc pas que, jusqu'à 3 h. 20, lorsque l'on téléphonait à Beaujon, on répondait qu'il avait rendu le dernier soupir ! Cela était affirmatif et pourtant, ici, avec les chirurgiens et les internes, on sait discerner un mort d'un vivant !

« Et quel a été le premier médecin appelé ? Le D^r Paul, médecin-légiste, et non le professeur Gosset, qui n'est venu que plus tard... »

« Et Tardieu qui a quitté l'hôpital sans même faire la moindre déclaration. »

« D'autres présomptions encore ? En voici. Pourquoi, à 4 heures, téléphonait-on au Gouvernement militaire de Paris pour prendre toute disposition en vue d'obseques nationales ? »

« La Constitution veut que le futur Président soit élu dans les soixante-douze heures qui suivent le décès de son prédécesseur. En atteignant minuit, on gagnait un jour !... »

« Au cours de ces minutes d'affolement où il fallait prendre des dispositions importantes, cette façon d'agir semble très claire... »

« Sache que personne, surtout parmi le petit personnel de l'hôpital, n'a pénétré dans la pièce où reposait M. Doumer... »

« La transfusion du sang ? Mais il est certain que tout a dû être tenté, même si la mort avait fait son œuvre. Je crois que la transfusion a été opérée, mais cela ne prouve rien. »

« Enfin, il est une coutume que l'on ne connaît pas : il est d'usage de n'annoncer la mort d'un président de la République qu'au moins six heures après son décès, afin de permettre au ministère de l'Intérieur de prendre toute disposition utile en cas d'émeutes ou d'incidents... »

Mon interlocuteur paraissait convaincu ; cependant, il est une heure officielle de la mort de M. Doumer : 4 h. 37 du matin. Les événements qui viennent de se dérouler sont assez tragiques en eux-mêmes et il semble inutile de chercher des complications à un tel drame.

Huit heures viennent de sonner. Peu à peu, la nuit descend. L'ombre gagne la cour de Beaujon, les quatre murs gris percés de hautes fenêtres forment un grand quadrilatère où se meuvent des silhouettes fébriles.

La course aux nouvelles est toujours aussi active. Dans les restaurants du quartier, on dîne rapidement... Quand la demie tinte, le va-et-vient des officiels n'a pas cessé.

— On prépare des ballons d'oxygène... Ces quelques mots ramènent l'angoisse première.

Les ministres redescendent avec des mines plus contrites.

— Très, très grave... il faut garder peu d'espoir.

Il n'est plus question d'optimisme.

— Chaque minute gagnée a du bon, déclare M. Mourier.

Là-haut, les savants ne veulent toujours pas se prononcer.

Tard, un communiqué est publié : il est terriblement laconique.

« État stationnaire, pas d'aggravation, pas d'amélioration. » Signé : Professeur Gosset.

Demain matin, il y aura grande consultation à 7 h. 30, si, entre temps, aucune complication ne s'est déclarée...

Minuit. Les journalistes, toujours aussi nombreux, battent de la semelle. Il fait froid. Les visites se font de plus en plus rares.

Les heures passent lentement. Il vit toujours. Peut-être un miracle s'opérera-t-il ?...

Il est inutile de l'espérer, les nouvelles sont de plus en plus alarmantes.

Dans la cour, le « dernier carré » lutte vaillamment contre le sommeil, le débit d'en face verse sans discontinuer des cafés fumants.

Une heure quinze. M. Tardieu déclare : — Cela va très mal, c'est la fin. Une heure cinquante-cinq. M. Mahieu lit un communiqué :
 • Les phénomènes cérébraux en rapport avec la lésion de la base du crâne s'accen-



M. Guichard, directeur de la police municipale, se trouvait auprès du Président lors de l'attentat. Il se jeta sur le criminel, et fut éraflé par une balle. (H. M.)

tuent. La faiblesse augmente. L'état du Président de la République est de plus en plus grave. Signé : Professeur Gosset; Professeurs agrégés : Abrami et Basset; D^r Félix Ramond, Tsanch et Thaleheimer.

Deux heures. Le Président rentre dans le coma.

Il ne reste plus qu'à attendre la fatale minute.

Longues, très longues, très douloureuses minutes.

A 4 h. 40, M. Lefils, commissaire divisionnaire, tête nue, apparaît sur le perron. Il ne peut résister à l'émotion, il ouvre la bouche :

— Messieurs... Messieurs... C'est tout. On a compris. M. Doumer est mort!

Une civière apparut. Le corps fut glissé dans une ambulance. M^{me} Doumer, écrasée par la douleur, est défaillante; on la porte plutôt qu'elle ne va à sa voiture.

Un cortège très simple, infiniment simple, va parcourir les rues froides, encore plongées dans une demi-obscurité. Une ambulance et quelques autos se dirigent vers l'Élysée...

La France est en deuil. Puis ce sont les jours de veille autour du corps désormais sans vie.

M^{me} Doumer a désiré garder seule, avec ses filles, pendant vingt-quatre heures, son mari.

La malheureuse femme a pu rester seule ainsi, dans l'isolement et la paix, seule avec son désespoir, seule une dernière fois avec son mari qu'un fou venait d'assassiner.

Depuis, la dépouille de M. Doumer a été rendue aux autorités officielles, à la France, et il reçut l'hommage qui lui était dû.

Il n'y a pas à épiloguer sur un drame aussi révoltant, il n'y a pas de mot qui puisse le caractériser...

Après les assassinats de Carnot, de Jaurès, l'attentat contre Clemenceau, il ne reste plus qu'à ajouter un nouveau nom à la longue liste des martyrs de la politique.

M. Paul Doumer, Président de la République française, mort assassiné le 7 mai 1932. Élu le 13 mai 1931. Il a été inhumé le 12 mai 1932, un an exactement après que lui eût été confié la première charge de l'État.

PHILIPPE ARTOIS.

guloft était effectivement titulaire d'un diplôme de la Faculté de Prague, mais qu'il n'avait pas obtenu l'équivalence délivrée par la Faculté de médecine qui permet l'exercice de cette profession aux étrangers en France. Contrairement aux informations erronées publiées à ce sujet, Gorguloff ne fut ni condamné, ni même poursuivi en justice sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine. Le dossier fut classé. Mais Gorguloff, n'étant pas en situation régulière d'étranger, fut « refoulé », sans être expulsé et sans qu'aucune poursuite fut exercée contre lui pour que le séjour de la France lui fût interdit par jugement. La véritable cause du « refoulement » fut d'ailleurs sa situation politique, parfaitement connue dès cette époque, et consignée dans un dossier bien documenté que les services de la Sûreté possédaient dans leurs archives sur Paul Gorguloff.

Pour se procurer des subsides, Gorguloff, qui n'avait pas le droit de se servir de son titre de médecin, avait tenté de vendre le manuscrit d'un livre de médecine, ou plus exactement des formules d'ordonnances pour la guérison de certains maux intimes et secrets, formules susceptibles de documenter un livre sur la question sexuelle. Il serait parvenu à tirer quelques subsides de la vente de ces formules, subsides qui lui auraient servi de viatique au moment où il quitta notre pays.

Les Russes qui ont, sinon subi ses soins, du moins éprouvé le médecin, restent assez méfiants à l'endroit de sa science professionnelle. L'un d'eux, et non des moindres par le rôle considérable qu'il joua en Russie au début de la révolution, a eu l'occasion de le rencontrer et de le connaître à Prague. Dans ce pays, Gorguloff a le droit incontestable d'exercer la profession médicale. Il s'en garde bien, ayant éprouvé de graves mécomptes. Il aurait été convaincu de pratiquer des avortements. Et sa moralité professionnelle y est considérée comme étant des plus douteuses.

L'énigme du « parti vert »

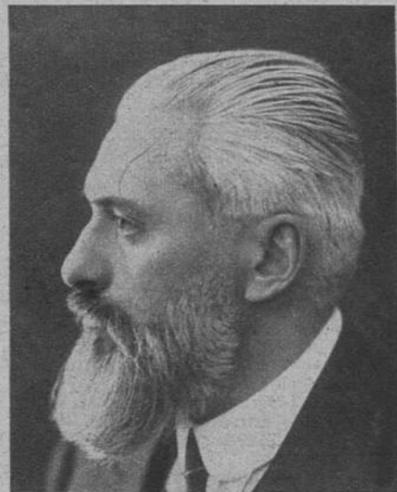
Tel est l'homme. On recherche aussi et surtout quel était le partisan politique. En matière de politique russe, les divergences d'opinion sont multiples et les partis sont singulièrement confus. Depuis les « blancs », ceux qu'on appelle les « mites », à cause du passé où ils se réfugient, jusqu'aux « rouges » du communisme, il est une infinie variété de nuances. Il est assez difficile d'y classer celle de Gorguloff, qui se réclame d'ailleurs d'un « parti vert ».

Contrairement encore à certaines informations, le « parti vert » existe réellement et n'est pas un produit de l'imagination, qui semble désordonnée, de Paul Gorguloff. Celui-ci n'en est nullement le créateur. Tout au plus y fut-il affilié au moment où ce parti fut créé. Certaines précisions sont indispensables si l'on veut comprendre la situation politique de Gorguloff et tenter de répondre à cette question : L'assassin du Président de la République est-il, ou n'est-il pas, un bolchevick ?

Au moment où la révolution russe déchaînée dépassa ses premiers dirigeants, qui, avec Kerensky, se réclamaient du régime républicain, le parti bolchevick prit le pouvoir. C'est alors que le parti blanc, avec Wrangel et Denikine, tenta un soulèvement contre le nouveau parti rouge.

Mais de nombreux révolutionnaires, qui répudiaient le passé tsariste et aussi le présent bolchevick, tentèrent d'instaurer un régime intermédiaire. Ce régime différait par ses conséquences de celui de l'U. R. S. S. conservait cependant certaines de ses conceptions. Lui aussi, il se réclamait du peuple ouvrier et paysan. Et, pour faciliter le recrutement de ses adhérents et par un certain esprit d'imitation, il se servit de formules et d'insignes seulement transformés, mais rappelant quelquefois ceux des révolutionnaires au pouvoir.

C'est ainsi que la marque de la faucille et du marteau fut remplacée chez eux par deux faux entre-croisées et surmontées d'un sapin et d'une tête de mort. Allégorie facile, évoquant le travail, la résistance jusqu'au trépas et la couleur du parti :



Claude Farrère, président de l'Association des Ecrivains anciens combattants, fut, comme nous le disons par ailleurs, blessé au bras droit d'un coup de revolver par l'assassin. (H. M.)

le parti vert. Ce parti adhéra même au Congrès de la III^e internationale, où il se fit représenter, mais non pas à la III^e internationale elle-même. C'est cet insigne qui se retrouve au frontispice du livre que Paul Gorguloff fit imprimer et dont il prétendait faire le catéchisme du nouveau parti vert dont il se proclamait lui-même le chef. Il faut bien dire que ce catéchisme, tel qu'il est formulé et proposé, n'est pas orthodoxe et ne manquerait pas d'être répudié violemment par les derniers membres du parti vert, qui composent en somme une sorte de secte spéciale se réclamant du socialisme russe, non bolchevick.

L'assassin est-il bolchevick ?

Toutefois, c'est dans ce parti que le Guépéou dissimula souvent quelques-uns de ses agents, et principalement des espions ou des terroristes. Le procédé n'est pas nouveau. Ludovic Nandea, durant le temps de sa détention en Russie, put l'éprouver. Des affiliés à ce parti, se présentant comme des socialistes raisonnables, emprisonnés par la modération de leurs idées, n'étaient que des agents secrets du régime bolchevick, à la recherche de victimes à signaler. C'est pour cette raison qu'on a pu se demander si Paul Gorguloff n'était pas un agent bolchevick, maintenu dans la tradition.

A ces divers éléments de suspicion, la légation soviétique a déjà apporté une protestation officielle mais formelle. Selon le système déjà employé, elle distingue entre le parti communiste, l'État de l'U. R. S. S. et la III^e internationale. Elle prétend à une indépendance totale de ces trois institutions et écarte tout parti se réclamant de fascisme, même indirect, et ne manque pas d'affirmer que l'attentat est une forme de propagande expressément répudiée par son gouvernement et aussi par les principes indépendants du parti. Elle essaie même cet argument : l'inopportunité d'un geste aussi abominable en pleine période électorale.

Le parti que Gorguloff entendait fonder sous le titre de « parti vert » était, par sa conception désordonnée, différent de celui de l'ancien parti du même nom. On sait que Gorguloff prétend qu'il veut, par le terrorisme ou l'attentat, protester contre l'aide accordée aux Soviets. Est-ce une précaution pure pour cacher ses véritables intentions ? A-t-il tenté ainsi de déconsidérer le parti des réfugiés russes au moment où il s'apprête, avec l'aide de nations voisines de la Russie, à un effort militaire menaçant pour la frontière russe ? On l'a pensé. Et l'arrestation immédiate de la femme de Gorguloff est la conséquence de cette recherche. Et aussi de la solution de cette autre question : D'où vient l'argent ? M^{me} Gorguloff, que son mari prétend riche par sa famille, a-t-elle réellement reçu une dot de 50 000 francs ? Le certain, c'est qu'elle avait, lors de son mariage, une situation bien modeste et qui semblait fort précaire.

De quoi donc Gorguloff, qui sembla souvent très gêné, et même misérable, vécut-il à d'autres périodes où il apparut se livrant à des dépenses importantes ?

Est-ce un agent du Guépéou ?

Un attentat récent commis par l'étudiant Jules Stern à Moscou, sur un agent de l'ambassade d'Allemagne qu'il prit, ou plutôt feignit de prendre pour l'ambassadeur lui-même, n'éclaire-t-il pas l'attentat, si différent cependant, commis contre M. Paul Doumer ?

La politique russe, nous l'avons dit, est chose compliquée. Il ne faut pas moins

(Suite page 15.)

PIERRE BERTIN.

Gorguloff, l'assassin mystérieux

La soudaneté, l'in vraisemblance, l'horreur du forfait, n'ont pas encore assez apaisé l'émotion et l'angoisse publiques pour permettre cet examen objectif du coupable, qui seul peut déterminer la nature et la cause du geste affreusement criminel.

En dehors même des conclusions des experts savants, le seul examen des éléments connus et révélés peut-il répondre à cette double question : Gorguloff est-il un simulateur ou un fou ? Son acte est-il individuel ou politique ?

C'est par les faits d'une enquête qu'une réponse peut être rendue à ces questions. Mais une réponse, quelle que soit sa difficulté, peut-elle devancer celle que le pays attend de la justice ?

Le « docteur » Gorguloff

Qu'est-ce que Paul Gorguloff ? C'est un médecin de Prague, ou, plus exactement, un étudiant en médecine qui a achevé ses études à l'Université de Prague et qui a tenté d'exercer sa profession en France, au moins à trois reprises différentes : à Boulogne, à Meudon et à Paris.

A Boulogne, Paul Gorguloff n'a laissé, comme praticien, aucun souvenir. Le seul fait qui ait pu retenir l'attention de l'état civil est le mariage qu'il y contracta avec une demoiselle Anne-Marie Yung que la Sûreté a ramenée de Monaco le surlendemain même du crime. Son témoin était un de ses compatriotes, le Russe Tchatchava, qui exerçait le modeste métier d'ouvrier coiffeur dans le salon de M^{me} Tkovaloff, 2^{ter}, rue de Solferino. Il a été dit, au cours de l'enquête, que Gorguloff connaissait d'ailleurs à peine le garçon coiffeur Tchatchava et que celui-ci, par complaisance pure, avait consenti à accomplir une simple formalité pour rendre service à un client.

En vérité, il semble bien, selon certaines révélations dont les progrès de l'enquête gardent le secret, que la présence de Gorguloff au salon de coiffure de ses compatriotes ait été beaucoup plus fréquente qu'on l'a dit. M. Tchatchava, il est vrai, chassé de la Russie par la révolution, y avait exercé dans les bureaux publics une profession bien différente de celle que la dureté des temps lui avait imposée.

Quant à Gorguloff, il a donné à plusieurs reprises comme adresse en France celle de la rue Solferino à Boulogne-Billancourt. Et quand il a quitté Monaco pour venir à Paris, c'est même cette adresse qu'il avait fait connaître comme celle de son séjour. Cependant, il n'apparaît pas qu'il en ait indiqué le numéro. Et même, il semblerait qu'il ait pris le soin de créer une confusion en laissant supposer, au moment de son départ, qu'il s'agissait de la rue de Solferino, à Paris même. En tout cas, le seul nom de cette rue, cité par lui, semble indiquer une reminiscence qu'il n'est pas indifférent de noter et qui, effectivement, l'a été dans le dossier.

Un médecin « marron »

A Meudon, Gorguloff a habité 51, rue Gambetta. Nul client de ce médecin intermittent ne s'est fait utilement connaître. Et une promenade dans les rues paisibles de la charmante localité n'apporte aucune lumière nouvelle. Personne ne se souvient

de sa présence. Sa photographie n'évoque rien. Il a passé inaperçu.

C'est à Paris, où il eût semblé devoir se perdre plus facilement, qu'on le retrouve le mieux. Là, Paul Gorguloff a laissé, comme médecin, des souvenirs assez précis. A vrai dire, il n'avait aucun cabinet médical. Il n'était locataire d'aucun appartement. Il habitait un hôtel fort convenable, pourvu d'un bon confort, au n^o 31 de la rue du Commerce. Il donna ses soins à plusieurs personnes du quartier, et notamment à des compatriotes. Les recherches effectuées dans une clientèle aussi flottante que celle de certains des membres les plus modestes de la colonie russe sont assez difficiles. Deux ou trois personnes, soignées par le médecin de l'Université de Prague et dont les noms ont été portés sur le dossier constitué à cette époque pour exercice illégal de la médecine, ont été recherchées. Une seule a été découverte. Il s'agit d'une dame qui a seulement déclaré que le docteur Gorguloff lui aurait demandé d'abord de l'argent et avait ensuite plutôt négligé de lui accorder des soins.

Cependant, le docteur Gorguloff avait fait paraître dans un journal russe imprimé à Paris à l'usage des réfugiés des annonces où il proposait ses soins et promettait la guérison des maladies vénériennes. Ce fut même ce fait qui attira sur lui l'attention de la police, aucune déclaration d'ouverture de cabinet médical n'ayant été effectuée à cette adresse et à ce nom. L'enquête entreprise sur la plainte du syndicat des médecins de la Seine aboutit à des constatations contradictoires. Il apparut que Paul Gor-



Voici la carte de presse délivrée à celui de nos collaborateurs qui devait assister à l'exécution capitale d'Eugène Boyer, condamné à mort le 30 Janvier dernier, exécution retardée à la demande de M^{me} Paul Doumer.

CES DAMES DE L'ARGENTINE

(Suite de la page 9.)

— Bizarre, pas d'eau courante dans la maison ! Une lacune, ça !

Cependant, la salle est comble. C'est un va-et-vient continu : des employés, des fonctionnaires, des commerçants, quelques étrangers, surtout des étudiants...

Comme des fourmis qui se battent pour une graine, les femmes se disputent le nouvel arrivant. Ce sont des piailllements ininterrompus.

— *Aqua ! Aqua !*... crient les voix par l'entre-bâillement des portes.

— Voilà !... Voilà !... répondent les servantes qui se hâtent.

C'est le grand travail, le coup de feu. Rosine s'est faufilée près de moi.

— Tu aurais dû me prévenir que tu venais en visite, me reproche-t-elle, l'air penaud et inquiet à la fois. Si Angèle, la gouvernante, moucharde, la patronne ne va pas se gêner pour m'eng...

— Si sévère que ça, M^{me} Thérèse ?

— La fille grimace un sourire.

— Très sévère... mais juste, répond-elle, sincère.

Et elle ajoute aussitôt, pleine d'admiration :

— C'est une femme ! Une vraie ! Tu la connais ?

— Non.

— Ah ?

Un silence. Rosine m'observe, et à la façon dont elle me détaille, je comprends qu'elle se demande ce que je peux bien venir faire dans une maison close de Cordoba, à minuit, et un jeudi soir.

Pour rompre la glace, je demande :

— Dis-moi, la belle, il n'y a donc rien pour s'asseoir dans ton patio ? A défaut de fauteuils et de chaises, on aurait pu y mettre des banquettes ou des bancs.

La jolie rousse riposte par une boutade.

— Est-ce qu'à Paris, autour des zincs, il y a des tabourets ?

— Non !

— Et tu ne t'es jamais demandé pourquoi ?

— Pour que la clientèle ne s'attarde pas, pardi !

Une lueur brille dans les yeux de la fille.

— Eh bien, ici, c'est kif kif ! déclare-t-elle triomphante.

Et elle explique, bien convaincue :

— Avec des sièges dans le patio, comprends-tu, c'est l'embouteillage, c'est le client qui vous fait perdre votre temps, qui s'amuse à faire la conversation et qui, le plus souvent, se contente de se divertir en douce sans les lâcher. Conséquence : la recette baisse de moitié !

L'argument ne manque ni de saveur ni de logique, et je m'incline.

— Assez bien raisonné, dis-je, cependant à Mendoza...

— Qu'est-ce que tu parles de Mendoza, coupe Rosine scandalisée. Ce n'est pas la même clientèle. Les patrons de maison, là-bas, se rattrapent sur les liquides, c'est pourquoi, dans les tóles, la femme doit pousser à la consommation, savoir lever le coude et s'ingurgiter un tas de mélanges qui la crèvent. Pour mon compte, j'aime mieux donner vingt consultations de plus que d'être condamnée à me souler tous les jours !

— Mais comment pouvez-vous, toutes, rester ainsi de trois heures de l'après-midi à cinq heures du matin sans vous asseoir ?

La fille hausse les épaules, résignée.

— Question d'habitude, fait-elle. Et puis, de temps à autre, on s'allonge cinq minutes...

Décidément, cette femme est la logique même, et cependant je lui décoche un trait :

— Autrement dit, dans votre corporation, on se repose quand on travaille ! C'est un peu comme dans certains de nos ministères...

Mais voici venir la sous-maitresse Angèle.

Celle-ci minaude en nous regardant :

— Alors, on fait la paix ?

Le moment est venu de placer ma plaidoirie.

— Ce n'était qu'un malentendu, dis-je aussitôt, et comme Rosine est une brave fille et que je serais désolé qu'elle se fit gourmander pour semblable peccadille, vous allez m'accorder sa grâce. Je vous la demande à genoux.

— Entendu ! déclare la sous-maitresse en souriant.

Et elle ajoute civilement :

— Si Monsieur veut bien me suivre, M^{me} Thérèse va le recevoir.

Rosine sourit de toutes ses dents.

— Merci, M^{me} ! s'exclame-t-elle, gamine.

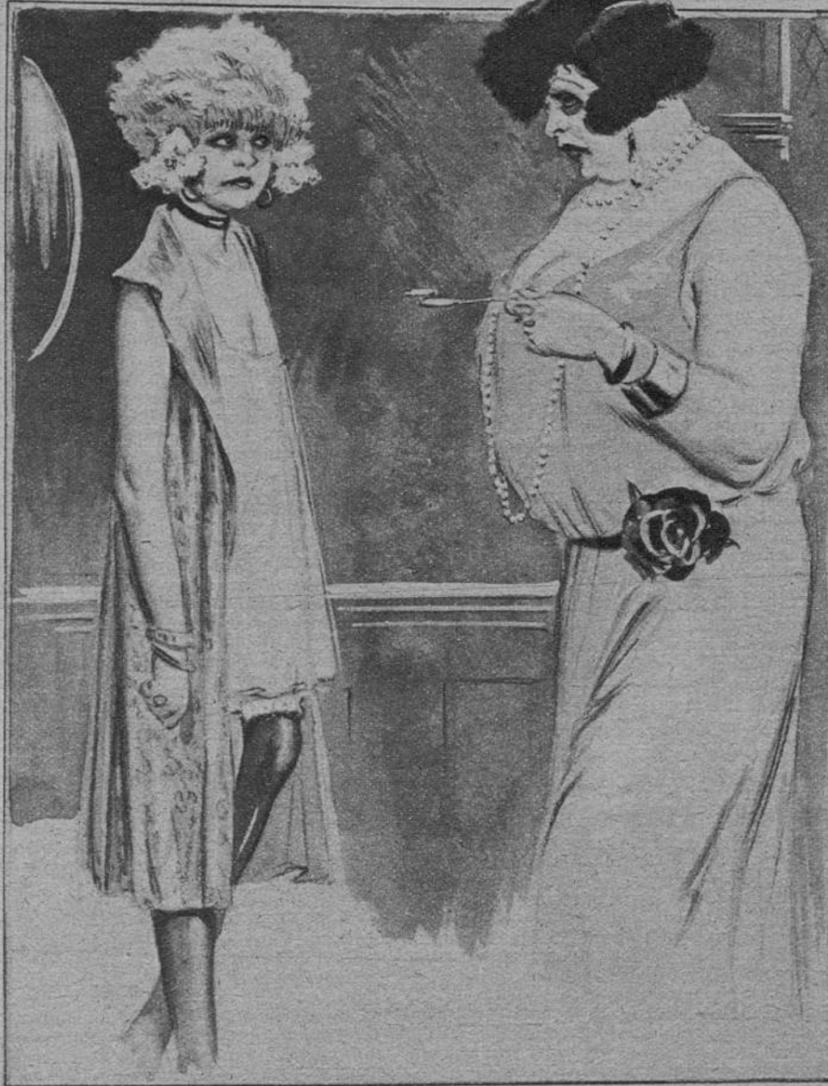
Puis, tandis que j'accompagne Angèle, elle me glisse en confidence :

— Dis donc, si quelquefois tu te décidais, hein ? donne-moi la préférence !

La bande du Nègre.

La porte s'ouvre dans un parfum de violette...

Si ce n'était le bureau d'affaires qui vaînement se dissimule dans un coin, tout ici



Qu'est-ce que je vous avais dit hier soir encore ? (Composition de R. Giffey.)

ferait songer au poème de Baudelaire sur « l'Invitation au voyage ». Calme et volupté, luxe et mystère...

Des divans modernes surchargés de coussins donnent à ce boudoir-salon immense où l'on vient de m'introduire un air de reposoir d'amour consacré à des rites sacrilèges.

Quel dommage que ce bureau et ces paperasses dans ce coin...

Mais M^{me} Thérèse, à mon entrée, s'est levée et, souriant de tout son regard vert et de ses lèvres humides, me tend une main délicate que je baise...

Elle est ravissante, cette patronne de maison toute de grâce attrayante et mûre à point dans sa tunique de flanelle blanche d'où s'exhale un délicat parfum...

Ça me change du faux musc.

Compliments, banalités, fadaïses.

M^{me} Thérèse s'observe, et moi, c'est bête, je suis ému comme un potache.

Une soubrette apporte du champagne. Excellente idée, ce vin généreux de France prête toujours aux confidences.

Nectar, cigarettes, fumée.

Je me ramasse enfin, bien décidé cette fois, le moment me paraissant favorable, à aborder le sujet qui m'intéresse. Allons bon, on frappe !... C'est la sous-maitresse. Et voilà tous mes beaux efforts anéantis.

M^{me} Thérèse s'est retournée.

— Qu'y a-t-il, Angèle ? demande-t-elle.

Mais Angèle hésite, ne sachant si elle doit répondre devant l'étranger que je suis.

La tenancière la rassure.

— Parlez sans crainte, dit-elle, Monsieur est un ami.

Je me rengorge, flatté. Hé ! Tout le monde n'a pas l'honneur d'être l'ami d'une patronne de lupanar, et c'est plus difficile, croyez-moi, que de taper sur le ventre d'un ministre de notre troisième république !

La sous-maitresse s'est avancée.

— Madame, c'est au sujet... de Nénette, bégaye-t-elle.

M^{me} Thérèse fronce les sourcils.

— Encore ! s'exclame-t-elle.

Et elle questionne :

— Avec la bande du Nègre ?

— Oui, madame.

Cette fois, j'en ai assez ! Dites-lui de venir me trouver et faites prévenir Alfred, son homme, que je désire lui parler immédiatement.

— Bien, madame.

M^{me} Thérèse paraît révoltée à souhait.

— Et dire que c'est tous les jours la même chose ! fait-elle comme obsédée.

Puis riieuse, ironique aussi, elle ajoute en me dévisageant :

— Vous vouliez un interview sur la vie intime de nos maisons ? Eh bien, cher monsieur, réjouissez-vous, vous allez être servi, et selon vos désirs. La petite scène qui se prépare et à laquelle je vous convie vous permettra de faire des déductions précieuses sur ce milieu que chacun se plaît à considérer comme secret, fermé... spécial.

Hé ! Le trait est décoché avec une habileté qui ne manque pas de grâce, la pointe en est finement acérée, mais si joliment présentée que je ne trouve à répondre qu'une banalité :

— Vous m'en voyez ravi... Si je ne suis pas trop indiscret...

Mais voici Nénette quelque peu ahurie de constater ma présence dans le salon de la patronne. Elle pense sans doute à l'incident du patio, quand elle assurait que je demandais M^{me} Thérèse « sur un plateau d'argent ». Son ébahissement toutefois est de courte durée, car déjà la tenancière attaque.

— Nénette, dit-elle, je suis navrée de constater que vous ne tenez aucun compte de mes observations.

La fille ouvre de gros yeux ronds.

— Mais si, madame.

— Si ?... Ah ?... Qu'est-ce que je vous ai dit avant-hier soir encore ?... Vous ne vous en souvenez plus, n'est-ce pas ?

— Au sujet du Nègre ? questionne la fille qui prend le vent.

— Oui, du Nègre, de Gonzalès et de toute sa bande de gigolos, précise la tenancière.

Et, impitoyable, elle continue :

— Vous n'avez pas compris, c'est tant pis pour vous ! J'ai le regret en effet de vous informer que dès maintenant vous allez cesser tout travail et rentrer dans votre chambre. J'ai fait prévenir Alfred.

Nénette essaye un timide plaidoyer.

— Mais, madame, je vous assure, on vous a trompée.

M^{me} Thérèse hausse dédaigneusement les épaules.

— Vous croyez ? fait-elle moqueuse et méprisante à la fois. Eh bien, mille regrets et n'insistez pas. Je n'ai pas l'habitude de discuter avec les femmes. C'est aux hommes que je dois et que je donne des explications.

Quand Alfred sera là, je vous appellerai et

nous causerons. Je n'accuse jamais sans preuves, vous le savez bien, et j'ai toujours l'habitude de régler ces sortes d'histoires en présence des intéressés. Pour le moment, rentrez dans votre chambre !

Et d'un geste impérieux, désignant la porte, elle conclut :

— C'est tout !

Nénette sort, penaude. La séance est suspendue.

(A suivre.) C. V.

"MON CINÉ"

publiera Jeudi prochain

Les

Croix

de Bois

longue analyse critique, complète et abondamment illustrée du film

QUE

Raymond BERNARD

A TIRÉ DU ROMAN DE

ROLAND DORGELES

MON CINÉ publie dans le même numéro des articles intéressants, des échos, la petite correspondance où il est répondu gratuitement à toutes les lettres.

En vente partout

75 cent. le N°

Les Reportages populaires

0^{fr}-25

Demandez partout le 2^{ème} fascicule de

A BIRIBI

Par

PAUL PERRET

Le plus sensationnel reportage avec illustrations

Ferenczi Edit. - Excl. Hachette

Gorguloff, l'assassin mystérieux

(Suite de la page 13.)

qu'un personnage russe, réfugié après la prise du pouvoir soviétique pour nous l'expliquer :

Une nouvelle politique « russe blanche » avait préconisé l'appui financier à accorder à l'Allemagne à la condition que celle-ci s'engageât par traité à mettre sa force armée à la disposition des nations qui l'auraient aidée, pour être employée contre les Soviétiques.

C'est à ce moment que l'étudiant Jules Stern commet son attentat. Il se réclamait, comme Gorguloff, de ses convictions fascistes, mais il apparaît qu'il était un provocateur manœuvré par le Guépéou. L'identité des faits avec l'attentat commis par Gorguloff ne peut-il laisser présumer une identité de manœuvre ? Il faut reconnaître que les réfugiés russes hésitent avant de conclure. Le général Mittler, chef du parti des anciens combattants russes, ne se résoud pas à affirmer son opinion sur ce point. Et Kerensky, républicain russe antibolcheviste, est hésitant.

Quant à Gorguloff lui-même, il semble être une sorte de raciste, ennemi de l'Occident et laudateur des races d'Orient. Il répudie même formellement la province russe de l'Ukraine. Cependant, au moment où les réfugiés ukrainiens avaient tenté, il y a quelques années, la création d'un journal pour la défense de leurs conceptions sociales, l'un d'eux, qui exerça en Ukraine,

au début de la révolution, des fonctions importantes eut la surprise de recevoir la visite d'un Russe qu'il ne connaissait pas, qui lui offrit une collaboration intéressante, et qui n'était autre que Gorguloff. Entendait-il ainsi obtenir des renseignements sur cette organisation nouvelle ? Le soupçon parut plausible.

Mais la question qui demeure et que la science doit trancher est celle de savoir si Gorguloff est fou. A s'en rapporter à ses déclarations, à ses fameux mémoires et à sa brochure imprimée, le cas ne semblerait pas douteux. Mais n'est-ce pas là une feinte ? Le docteur n'est-il pas un simulateur. Il semble bien que le mot juste ait été prononcé par le Russe Kritchoff, qui fut quelque peu son secrétaire, ou plutôt délégué par un groupe de Russes pour connaître et apprécier Gorguloff.

Dans la chambre d'hôtel qu'il occupa 31, rue du Commerce, il se livra à certaines excentricités qui laissèrent supposer au patron de l'établissement que son locataire ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales. En effet, avant de partir, il découpa en petits morceaux les vêtements et les objets qu'il n'emportait pas avec lui.

Les médecins experts poursuivent dans le silence leur opération investigatoire. On peut révéler cependant qu'ils ont posé à Gorguloff une question dont l'importance est grande : « Pourquoi vous êtes-vous posté devant le stand de M. Claude Farrère et vous y êtes-vous maintenu ? » C'est qu'en effet, M. Claude Farrère étant

le président de l'Association des Ecrivains combattants, il était certain que le Président de la République devait s'arrêter à ce stand. Un homme posté là était certain de le rencontrer. Gorguloff y était posté depuis une heure. Qui l'avait renseigné ? Comment connaissait-il ce détail ? Et son habileté à en tirer parti n'est-elle pas la preuve d'un raisonnement déductif et lucide excluant la folie ?

Ou bien, si ce misérable est fou, cette folie n'a-t-elle pas été employée et exploitée pour des fins criminelles par des complices abominables et ténébreux ?

La femme blonde.

Sans s'arrêter plus que la justice sur des témoignages que l'émotion a pu égarer, on doit se demander si ces complices n'ont pas guidé ses pas et son geste. Qu'a fait Gorguloff depuis son arrivée à Paris ? On connaît l'incident de l'hôtel de Lutèce, 4, rue Victor-Cousin, où il arriva, sans bagages, la veille du crime, le soir de son arrivée, avec une femme blonde qui ne demeura qu'un quart d'heure avec lui. A l'heure où s'écrivait ces lignes, elle n'a pu être retrouvée. Le patron de l'hôtel de Lutèce ne la connaît pas. Il a donné au couple la chambre n° 2. Cette femme blonde est-elle celle que croit avoir vue et que désigne M^{me} de Vilmorin ? Après avoir interrogé un grand nombre de professionnelles blondes du Quartier Latin habituées des parages de la rue Victor-Cousin, l'enquêteur bienveillant doit se résoudre à confesser l'infirmité de ses recherches.

La police s'emploie avec une activité qu'on devine à connaître la vérité. Il serait injuste de lui reprocher de ne pas la découvrir d'un seul coup.

L'impossible surveillance.

Il est plus injuste encore d'accueillir des critiques toujours faciles. A ceux qui s'étonnent qu'un personnage suspect, refoulé pour cette suspicion même, titulaire d'un dossier à la Sûreté générale le représentant comme un individu violent et dangereux, ait pu quitter Monaco où il était surveillé et venir à Paris, on doit répondre que nul contrôle n'est permanent sur un homme.

M. Curty, chef de la Sûreté de Nice, est informé par M. Deleau, chef de la Sûreté monégasque, de tous les déplacements des suspects quittant la principauté pour aller en France. A son embarquement, Gorguloff a su échapper à cette surveillance qui n'incombait pas à la Sûreté française.

Enfin, on voulait rappeler que Caserio, autre étranger qui assassina un autre président de la République, était lui aussi sous la surveillance de la police. Cette, il put cependant arriver à Lyon. La police ne peut pas tout prévoir. N'épiloguons pas à nouveau. Méfions-nous des calomnies. La date à laquelle fut commis ce crime, par une coïncidence fatale, offrira aux imaginations échauffées un thème à la fois trop facile et trop dangereux.

Attendons les enseignements de la justice. Et pleurons notre grand mort. P. B.

Maurice PRIVAT

SEZNEC EST INNOCENT

Dans ce gros volume de 320 pages, le puissant écrivain des "Documents Secrets" examine à fond ce drame extraordinaire.

Il ne peut que l'effleurer dans "Police-Magazine", et nos lecteurs ont apprécié la précision de ses arguments. Là on trouvera, avec les détails, les preuves accumulées, les passionnantes étrangetés de l'instruction, tout le parfum et l'âme de la Bretagne.

LES DOCUMENTS SECRETS sont lus par l'Élite

DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME COLLECTION :

BANDITS CORSES, L'ÉNIGME PHILIPPE DAUDET
LA VICTOIRE EN CAGE (Roman de la Finance Internationale)
L'ASSASSINAT DE JULIETTE TORDJMAN D'ORAN

Abonnement : 100 fr. — Chèques postaux : Paris 1569-42

LES DOCUMENTS SECRETS, 16, rue d'Orléans, Neuilly, PARIS

M^{me} MADELYS Voyante — MEDIUM
Cartom. L. de la main
Reg. t. l. j. de 9 à 19 h.
189, r. St-Honoré 1^{er} ét. gauche près du Louvre
Porto-Bonheur grat. à t. clients se recom. du Journ.

AVENIR M. DUBRO, 11, r. Sauval, Paris
(1^{er}), voit tout, dit tout, sait tout,
renseigne sur tout et répond à toutes questions.
Ecrivez-lui de suite en envoyant date de naissance et 20 fr. en citant ce journal.

GAGNEZ 1 000 fr. par mois et plus pend.
loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire :
Manufacture PAX G., à Marseille.



LE RECORD DU RIRE
POUR ÊTRE ÉPATANT EN SOCIÉTÉ
Demandez le SENSATIONNEL ALBUM
ILLUSTRÉ (le plus important du
monde), 100 gr. pages, 100 gr. comiques
Farces et Attrapes diaboliques, Chansons et
Mots, Prestidigitations, LITRES pais et
utiles, Danse, Hypnotisme, Hte Magie, etc.
Envoi contre 2 fr. en timbres. — Société
RECORDURIRE, 8, Bd St-Martin, PARIS-9^e

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE
envoyée à l'essai, vous
soumettez de près ou
de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à
M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE
vous pouvez
avoir pour

12 versements de 25 fr.
mensuels de 25 fr.
notre
**MONTRE - BRACELET
DAME EN OR** Qualité parfaite
Garantie 5 ans sur facture.
AU COMPTANT : 275 fr.
Catalogue général 72 gratis sur demande.
COMPTOIR REAUMUR
78, Rue Réaumur - Paris (2^e)

GRATUITEMENT

UN SUPERBE SAC BALLON CROCO

Pour faire connaître notre nouvelle marque de
Sacs de soie « SOLIDA » avec couture, semelle ren-
forcée haut, pointe et talon en fil, d'une valeur de
20 francs, nous céderons aux 1.000 premières lectrices
qui nous en feront la demande, au prix exceptionnel de

36 francs les 3 paires

En outre, chacune de ces bénéficiaires recevra en
plus, et à titre absolument gratuit, un superbe sac
ballon, façon croco, d'une valeur commerciale de 36 fr.
Certain de la bonne qualité de nos sacs, nous n'exi-
geons aucun paiement d'avance ; le tout n'est payable
après réception et complète satisfaction. Même envoi
ne donnant pas satisfaction sera repris ou échangé dans la huitaine.

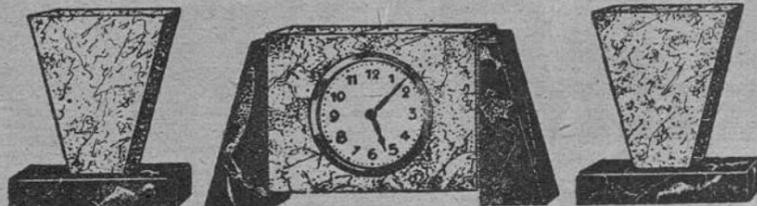
Il n'est accordé qu'une seule prime par lectrice avec interdiction d'utiliser
cette prime pour en faire du commerce.

Pour bénéficier de cette offre, il suffit de découper ce présent bon, nous
indiquer la taille et la teinte désirée et adresser le tout à

La PROPAGANDE des GRANDES MARQUES, Rayon B, 51, Rue du Rocher, Paris 1296

Le Gérant : F. TINESSE.

PRIME A NOS LECTEURS



Une pendulette moderne, modèle déposé, EN VÉRITABLE MARBRE NATUREL,
chef-d'œuvre de l'horlogerie française, mouvement garanti
3 ans, style art nouveau, véritable merveille de fabrication, for-
mant avec ses deux vases une garniture de cheminée complète,
est cédée à nos lecteurs au prix de... **59 FR.**

Le nombre de ces garnitures étant limité, il n'est accordé qu'une seule prime par
lecteur avec interdiction d'utiliser cette prime pour en faire du commerce.

AUCUN PAIEMENT D'AVANCE. NE PAS ENVOYER DE MANDAT

Tout est payable à la réception et après complète satisfaction. Même après paiement,
tout envoi ne donnant pas satisfaction dans un délai de 8 jours est échangé ou
remboursé sans aucune formalité.

Découpez ce bon et envoyez-le, avec votre commande, aujourd'hui même à :

LA PROPAGANDE DES GRANDES MARQUES (Rayon Pendules)
51, rue du Rocher, PARIS (8^e)

6 à 8 FR. LE CENT, adresses et 50% à corresp.
2 sexes, toute année. Renseign. gratuits.
Ecrire : Etablissement P. LOUY, à Lyon.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Corres-
pondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplo-
mée M^{me} Thérèse GIRARD,
78, Av. des Ternes, Paris (17^e), Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.
Vous serez forts, vous vaincrez, vous réussirez.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante
M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e.
Env. prén. date de naissance. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

DÉTATOUAGE Produits - Ciné - Photos
— Méthode DIOU —
Boite Postale 33 à Montreuil-sous-Bois. (Seine)

M^{me} LUCETTE Consult. par MEDIUM, Cartom.
SCIENCES OCCULTES, MAGIE
42, r. Joffroy, 17^e. T. les j. de 10 à 6 h. et par correspondance.

PROCHAIN CONCOURS
Secrétaire pres les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans.
Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire :
Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Ferou, Paris-8^e.

L'ENNUI C'EST LA MORT !
POUR RIRE, FAIRE RIRE

Demandez les catalogues Farces
Attrapes, Surprises, pour Soirées
et dîners, Chansons, Monologues,
Prestidigitations, Physique, Ma-
gnétisme, Librerie. — Envoi contre
2 fr. Se recommander du journal.
H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris.
Maison fondée en 1808.



*Vous avez
dépensé déjà
beaucoup d'argent.*

0.85
par jour

2 ans
de Crédit

Demandez
gratuitement

aux Ets **CAMP**
1, rue Borda
PARIS-III^e
(Service B.E.)

Catalogue général
illustré en couleur.

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQURES
SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES
SYPHILIS, BLENNORRHOÏE, URETHRITES, PROSTATE,
CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE
Traitement facile à appliquer soi-même
à l'usage de tous. Efficace et sûr
SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX
Venir ou écrire : Doct. 11, rue de Provence, Paris (9^e)
— Angle Chaussée d'Antin

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution, Embellissement des Selns

Le flacon av. notice - contre remboursement. 18 fr. 50. — J. RATIÉ, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, PARIS

Imp. CRÉTE. — CORBEIL.

L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT PAUL DOUMER.



Tout de suite après l'attentat du Président de la République, M. Doumer est transporté, inanimé, jusqu'à sa voiture. On aperçoit les chaussures du Président. (H. M.)



Et l'auto du Président, aussitôt, s'ébrante. Elle transporte à Beaujon, le plus rapidement possible, le chef de l'Etat que ses pertes de sang ne cessaient d'affaiblir. (H. M.)



C'en est fait, le Président est mort. Les portes de l'hôpital Beaujon s'ouvrent à cinq heures du matin. La dépouille de M. Paul Doumer va être ramenée à l'Élysée. (K.)



Aux abords de l'Élysée, la foule se pressa nombreuse toute la journée. Mais seules les personnalités officielles, en cette journée de samedi, furent admises à venir s'incliner devant le cadavre du chef de l'Etat. (K.)



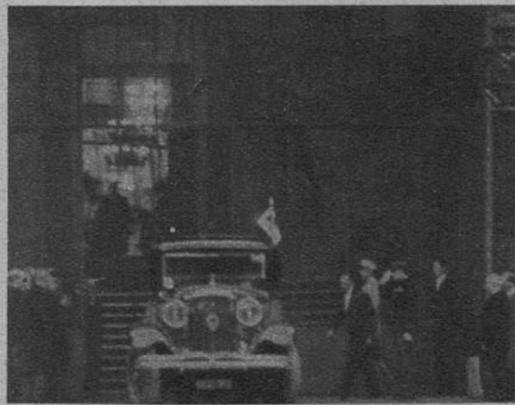
Voici l'une des dernières photographies du Président de la République, M. Paul Doumer, lâchement assassiné par le Russe Gorguloff. Crime de fou... (H. M.)



D'autre part, devant le commissariat de police de Saint-Philippe-du-Roule, où l'assassin Gorguloff avait été amené par les agents, une foule nombreuse ne cessa de stationner. (S. G. P.)



Au poste de police de Saint-Philippe-du-Roule, l'assassin Gorguloff, un colosse, ex-cosaque, figure tuméfiée des coups qu'il a reçus, est encadré par les agents. (K.)



La voiture du Président ramène à l'Élysée le corps de M. Paul Doumer, après qu'il a succombé, vers 4 heures et demie du matin, à l'hôpital Beaujon. (K.)



Voici, au milieu de sa famille, le Président défunt. A droite, M^{me} Paul Doumer, la Présidente. Photo prise à l'Élysée, peu après l'élection du Président. (H. M.)



Le corps du Président assassiné devait reposer au Panthéon, dans ce caveau. A la demande de M^{me} Doumer, le corps de l'illustre mort sera inhumé dans le caveau de la famille. (K.)



M. Claude Farrère, le célèbre romancier, qui accompagnait le Président lors de sa visite aux écrivains combattants, a été blessé d'un coup de revolver par Gorguloff, alors qu'il essayait de désarmer l'assassin. (K.)



La femme de Gorguloff a été ramenée à Paris pour être interrogée. Elle ignorait tout du crime. (W. W.)



Les théâtres subventionnés ont fait relâche vendredi soir, en raison du deuil national qui frappait la France tout entière. Voici l'affiche posée à cet effet aux guichets de la Comédie-Française. (K.)